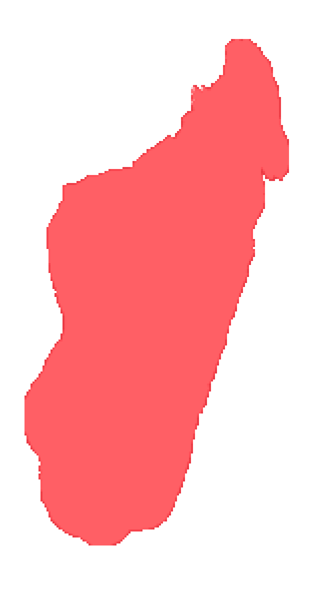
Bibliothèque malgache / 5

Bulletin du Comité de Madagascar

1re ANNÉE – N° 3 – Juin 1895



LES ÉVÉNEMENTS DE MADAGASCAR

MARS

21. – Le correspondant du *Times* à Tananarive écrit à ce journal que le parti français a l'oreille de la reine et fait tous ses efforts pour renverser le premier ministre.

Voici les parties les plus intéressantes de cette lettre que nous reproduisons à titre de simple document :

Depuis ma dernière lettre, la situation a complètement changé ; elle me paraît maintenant désespérée pour les Hovas. Les officiers européens, suivant l'exemple que leur avait donné M. Parrett il y a quinze jours, ont donné leur démission en masse. Le colonel Shervinton a vu qu'il lui serait impossible de faire comprendre au gouvernement malgache les dangers auxquels il s'expose et de lui faire adopter les mesures qu'il juge utiles pour les écarter.

Les relations entre la reine et le premier ministre sont des plus mauvaises et Rainilaiarivony n'a plus aucun pouvoir. Un parti français puissant, à la tête duquel figurent les plus proches parents du premier ministre, a l'oreille de la reine et fait tout ce qu'il est en son pouvoir pour renverser le gouvernement. Malheureusement, deux ou trois Anglais sans scrupule (les frères Harvey) qui n'ont rien à perdre, inspirés par un ex-sergent de l'artillerie royale d'Angleterre (le major Graves), ont favorisé l'éclosion de ce parti. Ils s'en vont partout avec de prétendues lettres ou copies d'extraits d'une correspondance que le colonel Shervinton aurait échangée avec des Français pendant son séjour de l'an dernier en Angleterre et dans lesquelles il offrait de livrer Madagascar à la France.

Ces mêmes individus essayent de persuader au gouvernement que les Français ne peuvent pas réussir à pénétrer jusqu'à Tananarive et ils préconisent une politique d'inaction. Ils ont fait opposer à des troupes armées du fusil Lebel un nombre égal d'hommes qui n'ont pour se défendre qu'une sagaie et ils pas-

sent gravement leur temps à dessiner des fronts bastionnés d'après le troisième système de Vauban.

Les soldats envoyés sur la côte désertent par centaines, principalement ceux du corps de Marovatana, district de l'Imerina ; un fils du premier ministre (Radilifera), bien connu par son intimité avec les Français, en est le chef et il a accepté de larges pots-de-vin des soldats qui sont sous son commandement pour les exempter du service militaire. Les hommes qui ont ainsi acheté leur licenciement sont retournés chez eux ; et ils déclarent que, s'ils sont inquiétés en quoi que ce soit, ils raconteront toute l'histoire et, dans tous les cas, qu'ayant payé pour être libérés ils préfèrent la mort ici plutôt que d'aller la chercher sur la côte.

Tout cela, naturellement, a mécontenté le colonel Shervinton ; il a beaucoup insisté auprès du gouvernement malgache pour qu'il y fût apporté des réformes immédiates, menaçant, dans le cas contraire, de se retirer avec son état-major. M. Parrett, qui avait été, pendant ces trente dernières années, l'ami et le confident de Rainilaiarivony, envoya sa démission le 28 février ; il avait l'espoir que cette résolution amènerait le gouvernement malgache à un examen plus attentif de la situation et qu'il empêcherait ainsi la retraite des autres, mais il n'a pas obtenu le résultat qu'il attendait et les officiers anglais se sont retirés.

AVRIL

COMMENCEMENT D'AVRIL. – La reine passe une grande revue des troupes sur la plaine de Mahamasina. Les manœuvres ont duré trois jours pleins ; il y eut exercices d'infanterie, marches et contre-marches, manœuvres du canon par les élèves du « major » Graves, etc. ; elles étaient dirigées par les princes Ramahatra et Ratsimanohatra, 13e honneur.

À la fin de la troisième journée, toutes les brigades s'étant rangées en bon ordre autour du pavillon royal, Sa Majesté se leva et, s'avançant vers les balustrades des pavillons, parla ainsi :

3e volontaires ! Mon cœur se réjouit à cause de votre adresse et de votre force, de votre attitude militaire et de votre vigueur physique, et puisse Dieu vous garder tous en bonne santé et humeur.

Vous savez qu'il y a un terme à votre service comme soldats ; croyez-moi, je n'y changerai rien. Mais si ce pays est menacé par d'autres, nous nous unirons tous pour le protéger, n'est-ce pas, ô mes soldats ?

Le premier ministre et commandant en chef, qui avait quitté le pavillon et pris position devant le front de l'armée, répondit :

Vous, Ranavalomanjaka, par la grâce de Dieu et l'amour de votre peuple, reine de Madagascar, et protectrice des lois de votre pays, Majesté ! Vous êtes venue ici pour constater l'adresse et la force de votre 3e volontaires et nous vous remercions. Dieu vous bénisse et vous conserve à nous. Nous vous présentons, pour que vous l'accueilliez gracieusement, une pièce d'argent intacte comme signe de notre allégeance et qu'avec ce signe vous receviez le secours de Dieu, qui vous convainque de l'amour de votre peuple et qui nous fasse espérer un long règne.

Votre Majesté, que Dieu bénisse ! ainsi parle l'armée ! Nous n'en dirons pas long, mais nous dirons juste ce qui convient. Ce pays et cette couronne n'appartiennent à nul autre qu'à vous, Ranavalomanjaka (Longs applaudissements des soldats.), à vous, à qui Dieu les donna, à vous à qui il les transmit par héritage de vos ancêtres. Eh bien ! comptez sur nous, vos soldats et votre peuple, pour vous les conserver (Longs applaudissements.) et s'il ne restait que votre armée pour la défense de votre royaume, comptez sur elle (Applaudissements et vociférations.), car vous seule, Majesté, êtes reine de Madagascar.

Et si quelque puissance étrangère voulait s'emparer du pays et le dominer – c'est justement ce que tente en ce moment la France – puisse la volonté de Dieu l'empêcher. Il a lui-même fait les parts des nations du monde et il vous a donné Madagascar, Ranavalomanjaka, et vous seule êtes reine de Madagascar. (Longs applaudissements de l'armée et du peuple.)

Sur notre fidélité à votre couronne et votre pays, tout particulièrement en présence des agissements actuels de la France, Votre Majesté peut compter, elle peut se fier à nous, votre armée, et quand nous parlons ainsi, croyez-nous-en, ô notre reine ! (Longs applaudissements des soldats.)

Nous sommes prêts à rendre notre dernier soupir pour votre couronne et votre pays. Et les sujets étrangers qui se trouvent ici, qui aiment et respectent Votre Majesté, sont avec vous dans leurs sentiments. Et nous assurons Votre Majesté que nous les protégerons bien, selon les lois de votre royaume. N'est-ce pas ainsi, ô armée ! (Applaudissements.)

Et tout ce que nous avons fait ici, puisse Dieu l'accompagner de sa grâce, et puisse-t-il vous bénir, que vous régniez longtemps sur votre peuple !

Le prince Ramahatra, qui avait commandé pendant la revue, prononça le discours suivant :

Longue vie à Votre Majesté. Qu'elle ignore la maladie et conserve l'amour de son peuple. Nous, votre armée, qui avons reçu vos remerciements et gagné l'admiration du peuple, tout ce que nous sommes, nous le devons aux efforts de Son Excellence le premier ministre et commandant en chef.

Notre devoir est d'accomplir tout ordre de notre chef et de conserver cet homme comme premier ministre. Il arrange toute chose pour le mieux, dans son commandement de l'armée, et spécialement lorsqu'il traduit les expressions étrangères de commandement en mots de notre langue. Ce que le premier ministre a fait est très bien et nous en informons Votre Majesté : puisse-t-elle vivre longtemps, libre de maladie, chérie de son peuple !

Et vous, premier ministre et commandant en chef, comptez sur nous, votre armée, pour obéir et accomplir vos ordres. Nous, votre armée, disons : Vous seul soyez notre commandant en chef, à vous seul nous voulons obéir. Et s'il y a des ordres qui exigent qu'on meure pour les accomplir, vous verrez que nous les accomplirons. N'est-ce pas ainsi, oh ! soldats ? (Longs applaudissements.)

La reine remercia alors le commandant en chef, le prince Ramahatra et l'armée en disant, avec beaucoup de ferveur :

Merci, mes soldats, et que Dieu vous bénisse et vous garde, car tout ce que j'ai vu et entendu de vous était bon !

25. – On écrit de Tamatave :

Nous sommes ici dans l'expectative. Notre contingent de 5 à 600 hommes valides est suffisant pour garder la place de Tamatave, mais nous sommes trop peu nombreux pour tenter une attaque contre l'ennemi ; la prise de leurs positions ne ferait pas de doute, mais nous aurions de la peine à les occuper et à les tenir.

Notre vaillante petite garnison se contente pour le moment de pousser de nombreuses reconnaissances dans les environs et d'aller étudier de près l'ennemi – qui se tient retranché derrière des mamelons et des marais sur une ligne allant du fort de Farafate à celui de Mahasoa. On constate d'ailleurs que leur nombre diminue, on ne l'estime plus qu'à 2 ou 3.000 hommes qui vont et viennent.

Dans la nuit du 12 du courant, une reconnaissance est allée jusqu'à la rivière d'Ivondrona sans rencontrer aucun ennemi. Le village d'Ivondrona, jadis assez important, a été abandonné après avoir été incendié.

28. – Le général Metzinger quitte Majunga pour aller occuper Marovoay.

29. – On lit dans une correspondance de Majunga :

La rade de Majunga est encombrée par les nombreux navires arrivant à chaque instant. Tous viennent bondés de passagers et de matériel dont le débarquement est difficile à cause de la pénurie de chalands et de travailleurs ; des colons arrivent aussi, tous ou presque tous avec l'intention de se livrer au commerce, mais leur installation n'est pas facile, il n'y a ni logements ni magasins, car tout ce qui n'a pas été réquisitionné par l'administration militaire, se loue à des prix exorbitants. Beau-

coup de ces colons construisent des cases en bois couvertes en tôle pour s'y installer, mais tout cela coûte fort cher et il y aura sans doute des déboires et des déceptions ; l'administration, d'ailleurs, ne se montre pas très enthousiaste de cette invasion ; on dirait même qu'elle serait heureuse d'en tarir la source par ses exigences. Elle loue les sables de la plage de Majunga à raison de 1 franc par mètre carré et encore cette concession n'est pas définitive ; elle prendra fin avec la guerre et les terrains feront alors retour au domaine qui les remettra en vente. À ce prix de 1 franc par mètre carré, il faut ajouter un droit de 25 ou 50 francs par concession, suivant qu'on se propose d'édifier une maison d'habitation ou un hangar à marchandises.

La situation actuelle est, par conséquent, fort dure pour les colons ; non seulement ils ne trouvent pas à se loger, mais en outre il leur est impossible de se procurer la main-d'œuvre dont ils auraient tant besoin. La population indigène s'est enfuie, il ne reste plus que les coolies venus de Mayotte, des Comores et de Zanzibar qui sont employés par l'intendance, et quiconque chercherait à en débaucher un serait passible d'amende et même d'emprisonnement.

En vertu de l'état de siège, l'entrée des débits de boissons est interdite aux troupes, et comme tous les négociants, quelle que soit la nature de leur commerce, ont dans leurs étalages des vins et des liqueurs, ils ne peuvent pas admettre chez eux le consommateur sur lequel ils comptaient le plus.

MAI

DÉPARTS DE PAQUEBOTS. – Le *Maroc* (1). – Le *Vercingétorix*, de la maison Caillol et Saintpierre, embarque, à Marseille, 140 hommes du 38e d'artillerie. Le *Douro* prend, à Alger, 1.137 convoyeurs kabyles, un certain nombre de tirailleurs et des approvisionnements (2). – Le *Polynésien*, courrier postal mensuel (3). – Le *Djemnah*, courrier postal mensuel (12). – Le *Guadalquivir* (17). Ce navire emporte 13 officiers et 258 sous-officiers et soldats du 13e régiment d'infanterie de marine. Le surlendemain, il fait escale à Alger, pour y embarquer 1.200 kabyles, engagés comme porteurs.

ARRIVÉE DE PAQUEBOTS À MAJUNGA. – Le *Chandernagor*, l'*Égypte*, le *Brinkburn* et l'*Entrerios* (1 au 3). – Le *Tigre*, le *Cachar*, le *Rio-Negro* et l'*Iraouaddy* (4). – La *Dordogne* (5). – La *Californie* et le *Collingham* (8). – L'*Uruguay* (9). – L'*Ava* et le *Paraguay* (11). –– L'*Amérique* (12). – La *Caroline* (14). – Le *Tibet* et le *Massilia* (15). – Le *Berry* (17). – Le *Stamboul*, le *Tafna* et le *Château-Yquem* (20). Le *Stamboul*, arrivé par le cap de Bonne-Espérance, débarque un certain nombre de tirailleurs haoussas. – L'*Anatolie* (22). – Le *Vercingétorix* et le *Canarias* (24). – Le *Douro* (25). – Le *Maroc* (26).

2 mai. – *Dépêche officielle*. – Par une attaque combinée de la division navale, de la colonne de Mevarano et du détachement de Mahabo, le général Metzinger enlève Marovoay et la ligne d'Amparilava. L'ennemi, coupé, fuit dans l'Est et dans le Sud. Il laisse canons, mitrailleuses, munitions et approvisionnements. Un seul tirailleur est tué, Ougaida-ben-Hady, du 1er régiment. Nous avons cinq blessés.

Le *Temps* donne sur cette opération militaire les détails suivants :

La colonne de Mevarano (3e compagnie de tirailleurs algériens, 3e compagnie de tirailleurs sakalaves, 2e section de la 15e batterie d'artillerie et un peloton de la 13e compagnie du génie) devait marcher par terre sur Amparilava et les troupes de Ramasombazaha. Le général Metzinger marchait avec cette colonne.

La deuxième colonne, commandant Bienaimé (compagnies de débarquement de la flotte et compagnie Gatel des tirailleurs algériens), devait venir de Majunga par la rivière et débarquer le plus près possible de Marovoay.

Le troisième détachement fourni par le poste d'Ankaboka devait passer le Betsiboka dans la nuit du 1er au 2 mai et pousser jusqu'à Ambohibary, au sud de Marovoay, pour couper la retraite de l'ennemi sur Androka.

La colonne de Mevarano quitta son campement le 29 avril et arriva le 1er mai, à 9 heures du matin, au gué de l'Andranolava, qu'elle franchit avec les plus grandes difficultés le même jour.

La deuxième colonne se mettait en marche à quatre heures et demie du matin ; vers sept heures, la ligne ennemie était signalée de l'autre côté d'un marais, près du village d'Ambodimanga, barrant le chemin suivi par la colonne ; un canon Gardner enfilait ce chemin ; mais, sous la protection de notre artillerie, l'avant-garde franchit le marais et délogea l'ennemi, qui se retira partie vers l'Est, partie vers Marovoay.

La marche fut reprise pendant 3 kilomètres environ, à travers une grande plaine de parcours relativement facile, puis la gauche de la ligne se trouva de nouveau arrêtée devant un escarpement naturel, dans lequel l'ennemi avait pratiqué des embrasures et des créneaux.

L'artillerie se mit en batterie une seconde fois ; une ligne de tirailleurs, poussée en avant, déborda la gauche de la position ennemie que les tirailleurs sakalaves prenaient de front.

Dès lors l'ennemi ne tient plus guère, et, toute la ligne ayant avancé jusqu'à la crête vit, des hauteurs, l'immense rivière d'Ambohibary couverte de fuyards et de troupeaux, que les obus de la batterie, les salves du détachement venu d'Ankaboka et celles de la colonne Sardes, entrée dans Amparilava, poussaient dans toutes les directions.

La deuxième colonne, sous les ordres du commandant Bienaimé, avait également réussi dans son mouvement : la compagnie Gatel, débarquée au confluent de la rivière de Marovoay à six heures du matin, marche sur Mahatsinjo ; une flottille composée de chaloupes et de vedettes du *Primauguet*, du *Shamrock* et de la *Rance*, s'engage en file dans la rivière ; elle est arrêtée un moment par le tir d'une batterie située sur les hauteurs de Mahatsinjo, à 2.500 mètres de la rivière, ainsi que par une fusillade extrêmement vive partie d'un fourré sur la berge et enfilant la rivière dans presque toute sa longueur. Le tir des canons à tir rapide des chaloupes du *Primauguet* et de la *Rance* en a bientôt raison. Trois sections des compagnies de débarquement sautent à terre et marchent à la gauche de la compagnie Gatel.

Un peu après, à onze heures, la seconde colonne entre dans Marovoay, que le *Gabès*, amené très brillamment, par le lieutenant de vaisseau Serpette, à 5.000 mètres de la place, avait, par deux fois, bombardé dans la matinée ; elle y est bientôt rejointe

par le bataillon de tirailleurs algériens, à la tête duquel se trouve le général Metzinger.

L'opération avait pleinement réussi, malgré la résistance relativement sérieuse de l'ennemi.

Les pertes des Hovas pendant l'opération ne dépassent pas une centaine de tués ou blessés ; mais elles ont été beaucoup plus considérables dans la retraite au travers du marais où ils marchaient lentement et à découvert sous notre feu. Elles peuvent être évaluées à un minimum de 400 à 500.

De notre côté, 1 tué et 5 blessés (tirailleurs algériens ou sakalaves). Une mitrailleuse, 5 affûts de canons Gardner, 20 canons en fonte et 2.000 obus ont été trouvés sur les positions ennemies. Ramasombazaha a failli être pris ; il a laissé entre nos mains ses costumes les plus somptueux, une sagaie d'argent ayant appartenu à la reine Rasoherina, à laquelle il attachait le plus grand prix, et, ce qui est plus intéressant, toute sa correspondance, qui pourra nous donner d'intéressants détails.

– 300 Grecs, réunis à Athènes, décident de s'inscrire comme volontaires pour Madagascar.

4. – Le général Duchesne arrive à Nossi-Bé, où la population lui fait un accueil enthousiaste. L'administrateur de la colonie, M. François, lui offre, au cercle d'Hellville, un banquet auquel assistent les principales notabilités de l'île.

Le lendemain, le général visite le sanatorium de Nossi-Comba et paraît satisfait des conditions d'installation et des travaux exécutés.

6. – Arrivée du général Duchesne à Majunga, à bord du *Notre-Dame-du-Salut*.

9. – Mort du R. P. Berbizier, procureur de la mission catholique et aumônier de l'armée. Le P. Berbizier faisait partie de la mission depuis vingt-trois ans.

10. – Le Conseil des ministres décide que M. Danel, gouverneur de la Réunion, procédera à une enquête sur la situation

politique de la Grande-Comore et la situation personnelle de Saïd-Ali, dépossédé en septembre 1893.

12. – Le correspondant du *Temps*, arrivé à Majunga, le 4 mai, relate ainsi ses premières impressions dans une lettre portant la date du 12 :

Majunga présente aujourd'hui une animation extraordinaire. Sa rade, autrefois visitée par le seul bateau des Messageries maritimes *Mpanjaka* et par quelques rares navires de guerre, compte aujourd'hui quinze à vingt affrétés de gros tonnage, cinq bateaux de guerre et de nombreux boutres arabes ; du matin au soir, elle est sillonnée par des embarcations et remorqueurs de toutes tailles et de toutes formes, procédant au débarquement. Quant à la ville, ses rues étroites, bordées de maisons construites selon l'usage arabe, sont trop petites pour contenir le flot humain qui augmente à chaque minute. C'est tout le jour un va-et-vient perpétuel d'officiers, de soldats, de chevaux, de voitures Lefebvre attelées de mulets, de coolies de toutes les races, de caisses et de marchandises qui constitue un spectacle vraiment original.

Il n'a pas été facile, cela se conçoit, de loger tout ce monde ; les habitants européens ont dû céder une partie de leurs locaux ; beaucoup de maisons appartenant à des Indiens ou à des Arabes ont été également réquisitionnées par l'autorité militaire pour l'installation des divers services. Chacun a déballé son lit de camp et sa moustiquaire et les bureaux sont, le soir, transformés en dortoirs.

La vie matérielle est relativement facile. Jusqu'ici, le commerce local a pu fournir un approvisionnement de bœufs suffisant ; à son défaut, les bœufs de Diego-Suarez et ceux qui ont été abandonnés en grand nombre par les Hovas à Ambohimarina et à Marovoay, donneraient l'appoint nécessaire. En dehors de la viande de bœuf et du riz, les conserves seules donnent quelque variété aux menus ; les légumes et les fruits manquent absolument.

La nappe d'eau qui alimente Majunga commence à baisser, mais donne encore la quantité nécessaire à la consommation ; on installe d'ailleurs en ce moment deux appareils distilla-

toires ; l'un d'eux fonctionne déjà et fournit journellement 15 à 20 tonneaux d'eau. Un industriel français a monté une machine à fabriquer la glace qui, par les chaleurs de 30° que nous subissons depuis notre arrivée, rend des services très appréciés. Un grand restaurant en bois a été construit de toutes pièces par trois économes des Messageries maritimes, et chaque jour 150 à 200 officiers y trouvent une table très suffisante. Enfin, dans la soirée, un cercle français offre sur ses terrasses élevées ayant vue sur la mer, une large hospitalité aux nombreux consommateurs qui, leur besogne terminée, viennent y chercher un peu de brise et y commenter les nouvelles du jour.

Examinons maintenant à grands traits, et aussi exactement que peut le permettre une impression de quelques jours, le fonctionnement des divers services du corps expéditionnaire :

Débarquement et services fluviaux. – Il faut le dire sans hésitation, ces services n'ont pas, jusqu'ici, fonctionné d'une façon satisfaisante ; à notre arrivée, quatorze affrétés se trouvaient sur rade et la direction du port ne disposait, pour opérer leur débarquement, que de cinq chalands en bois de petit tonnage (deux autres avaient été distraits pour le ravitaillement de Marovoay). Les bateaux arrivés conservaient les troupes à bord et, les jours de planche stipulés par leur charte-partie étant pour la plupart périmés, des surestaries élevées leur étaient acquises et le matériel restait dans les cales.

Ce retard devait être attribué à deux causes principales : 1° l'accident survenu au *Brinkburn*, qui portait la plus grande partie des chalands et canonnières destinés à assurer le service fluvial ; 2° le petit nombre de coolies dont on disposait à ce moment et peut-être aussi le peu de cohésion entre les divers services auxquels incombaient les soins du débarquement.

Le retard du *Brinkburn* est malheureusement irréparable ; mais le général Duchesne a, dès le jour de son arrivée, pris des mesures urgentes pour assurer le débarquement rapide des troupes et du matériel. Le capitaine de vaisseau Bienaimé, commandant la division navale, a reçu pleins pouvoirs pour organiser ce débarquement, avec liberté absolue dans le choix des voies et moyens. Toutes les embarcations des bateaux présents sur rade, de guerre ou autres, ainsi que tous les boutres et remorqueurs ont été réquisitionnés, et en trois jours les troupes

ont pu être mises à terre. Aujourd'hui, les hommes sont débarqués dans la journée de leur arrivée.

L'effort du commandant Bienaimé s'est ensuite porté sur le débarquement des chalands et des canonnières ; à l'heure où je vous écris, on met la dernière main à dix chalands et deux canonnières qui, dans quarante-huit heures, seront prêts à fonctionner ; la lumière électrique installée dans les ateliers de la marine permet de travailler au montage jusqu'à minuit. Bref, grâce aux ordres énergiques du général en chef et à l'impulsion donnée par le commandant Bienaimé, on peut espérer que le temps perdu sera en partie rattrapé et que tous les moyens de transport seront, à la fin de mai, prêts à assurer le ravitaillement de la colonne.

Ces retards ont eu pour conséquence d'amener le commandant à apporter des modifications aux dispositions primitivement adoptées pour la marche sur Tananarive. On n'ignore pas, en effet, que le choix de Majunga comme base première des opérations militaires s'était imposé par la voie fluviale dont on disposait, le Betsiboka et l'Ikopa, qui devait économiser à une grande partie de nos soldats un tiers environ de la route. Ces troupes arrivant avant que les moyens de transport fussent prêts, et l'agglomération de 20 à 25.000 hommes, coolies compris, étant impossible sur un point aussi peu important que Majunga, on a dû mettre les hommes en marche dès leur débarquement par la voie de terre jusqu'à Mevatanana. Il était préférable à tous les points de vue de prendre cette mesure ; laisser stationner longtemps des troupes à Majunga eût été compromettre leur santé. D'ailleurs, la prise de Marovoay a dégagé le terrain sur près de cent kilomètres, et nos troupes avancent sans difficultés par petites étapes. La voie fluviale reste néanmoins d'une utilité incontestable pour le transport du matériel et le ravitaillement du corps expéditionnaire, et on commence dès maintenant à la suivre activement.

Le wharf envoyé de France est terminé ; sa longueur, primitivement fixée à cent soixante mètres, a dû être réduite à quatre-vingts ; au delà de cette distance, on a trouvé des bancs de corail dans lesquels le vissage des pieux eût été impossible. Tel qu'il est, il peut être utilisé pour l'accostage des boutres, chalands et remorqueurs. On emploiera le reste du matériel à la

construction d'un second appontement semblable et parallèle au premier. Le wharf est relié aux magasins des subsistances par un chemin de fer Decauville qui fonctionne normalement.

État sanitaire. – Jusqu'ici, l'état sanitaire des troupes est satisfaisant ; l'hôpital d'évacuation construit sur la hauteur qui domine Majunga, à côté de l'ancien rova, contient, à l'heure actuelle, cent vingt malades environ atteints, pour le plupart, de fièvre.

Le *Shamrock*, qui sert de bateau-hôpital, abrite de son côté 150 malades environ. Il est à remarquer que la presque totalité de ces malades est fournie par les troupes de la marine, venues ici en janvier de Diego-Suarez, et celles arrivées, un peu plus tard, avec le général Metzinger ; elles ont eu à subir la mauvaise saison ; les tirailleurs algériens surtout supportent mal le climat. Quant aux effectifs arrivés depuis le 15 avril, ils sont, jusqu'ici, à peu près indemnes.

Afin d'éviter aux hommes un stationnement prolongé à Majunga, le général en chef a fait reconnaître des points de bivouac sur la route de Marovoay : Marohogo, Mevarano, Miadana, etc. ; l'eau potable, le bois et les pâturages y sont suffisants.

À son débarquement chaque homme reçoit un flacon de 100 pilules de quinine, et les officiers doivent veiller à ce qu'ils prennent chaque jour de petites doses préventives.

Disons aussi un mot des chevaux et mulets. Tous ceux qui sont arrivés à l'heure actuelle sont en parfait état et reluisants de santé ; la mortalité en mer a été absolument insignifiante, un peu plus de 2 1/2 pour 100 (exactement 2,7 pour 100). Ils paraissent supporter fort bien le climat.

Travaux de route et divers. – Une piste de 5 mètres de large permettant à deux convois de voitures Lefebvre de se croiser, qui n'est que l'amorce de la route devant aboutir à Tananarive, est en construction à Marovoay. La 14e compagnie du génie est chargée, avec 200 coolies arabes ou sénégalais, de la section de Majunga aux monts Ambodinatokely ; la 12e compagnie, de ces monts à Mevarano ; la 11e compagnie, de Mevarano à Marovoay, chacune avec un nombre égal de travailleurs. Le colonel du génie Marmier demande huit jours pour l'achèvement de ce tronçon.

Un réseau de télégraphie optique fonctionne entre Majunga et Marovoay, avec un poste intermédiaire sur les hauteurs d'Ambodinatokely. Cette ligne sera doublée d'un fil terrestre déjà en construction et qui sera continué au fur et à mesure de la marche en avant de la colonne.

Situation des troupes. – Voici quelle est à ce jour la situation des troupes arrivées :

Quartier général à Majunga.

État-major de la 1re brigade (général Metzinger) à Marovoay.

40e bataillon de chasseurs, 1er bataillon du 200e à Marohogo.

2e et 3e bataillons du 200e à Majunga, en instance de départ pour cette destination.

Le 4e bataillon n'est pas encore arrivé.

1er bataillon du régiment de tirailleurs algériens (colonel Oudin) à Marovoay, moins une compagnie à Mevarano.

2e bataillon à Marovoay, moins une compagnie à Amparilava.

3e bataillon à Ankaboka.

2e brigade de marine (général Voyron), état-major à Majunga.

Bataillon indigène à Amparilava, 2 compagnies de volontaires de Bourbon, réduites à 250 hommes, à Diego-Suarez. Ce bataillon va être complété par 400 hommes de l'infanterie de marine.

Le 3e bataillon (tirailleurs haoussas) et le 13e régiment d'infanterie de marine ne sont pas encore arrivés.

Enfin, la 15e batterie du 38e d'artillerie est à Marolambo et la 16e encore à Majunga.

16 mai. – *Dépêche officielle.* – Actuellement 18 transports se trouvent à Majunga. L'avant-garde de l'expédition occupe Beseva, sur un des affluents du Betsiboka, à 60 kilomètres environ de Marovoay :

Le village de Beseva dont il est question dans cette dépêche est situé à 15 kilomètres environ de la rive gauche du Betsiboka, sur les bords d'un affluent assez considérable de ce fleuve, appelé Ampanijory. Les Hovas y avaient édifié un petit réduit, sorte

de poste avancé dans des territoires qu'occupent des Sakalaves du Boeni.

Le district de Beseva comprend Madirovalo, Karambilo et une foule de petits villages habités par des Sakalaves soumis et des Makoas libérés.

Madirovalo est un centre important et d'une grande activité commerciale. Les 250 ou 300 cases dont il se compose s'élèvent au pied des collines de Saropisa. Au nord, sur une distance d'environ 3 kilomètres, il est entouré de rizières et de marais infestés de caïmans. Bien qu'il n'y ait aucune fortification autour du village, la position est suffisamment défendue de ce côté par la ceinture de marais pour qu'elle ne puisse être abordée que par le Sud.

Au sud de Madirovalo, le terrain s'élève insensiblement jusqu'à la chaîne de Karambilo et de Tanimalandy qui domine le village d'Ankarambilo, centre de 100 à 150 cases, et en suivant, à moins d'un kilomètre de la berge, la rive gauche du Betsiboka et de l'Ikopa, sur le plateau de Betanimahamay, on débouche, après avoir franchi le Habohazo, devant Suberbieville par Bemarivo et Berony.

17. – OCCUPATION D'ANDROTRO. – Le *Temps* publie sur ce village et sur la route, depuis Marovoay jusqu'à Ankoala, les renseignements qui suivent :

En sortant de Marovoay, on traverse un petit affluent de la rivière pour pénétrer dans une immense plaine marécageuse limitée à l'ouest par le Betsiboka, au sud et à l'est par une ceinture de collines peu élevées. Au centre de cette cuvette, il faut traverser le Marovoay, cours d'eau de 25 mètres de largeur et d'une profondeur de 1^{m},50 en basses eaux, à fond vaseux, dont les berges boueuses sont recouvertes par la marée. Un petit village lacustre, Ambohibary, d'une trentaine de cases bâties sur des pilotis de deux mètres de hauteur, est situé sur la rive gauche ; les Sakalaves qui l'habitent cultivent quelques rizières.

La marche dans ces marécages est des plus fatigantes ; il faut suivre à la file indienne les petites levées qui retiennent les eaux ; ces chaussées ont au plus deux pieds de largeur. Après avoir franchi les rizières, on entre dans les hautes herbes et les

roseaux ; des bananiers sauvages y forment par place d'épais massifs où le sentier frayé disparaît. On sort de ces fourrés pour tomber dans des marais couverts de grandes herbes à feuilles larges (herana), où en enfonce jusqu'au ventre. La marche y est extrêmement difficile, car en dehors du passage étroit où on trouve un fond à peu près solide, la vase n'est recouverte que d'une mince croûte herbeuse qui cède sous le moindre poids.

Le sol se relève insensiblement ; après dix kilomètres de ce pénible et dangereux trajet, il devient solide et bientôt on pénètre dans la forêt d'Androtro ; les arbres, d'abord rabougris et clairsemés, deviennent plus nombreux et plus grands, les eaux claires et limpides d'un ruisseau coulent sur un lit de sable rouge, de grands baobabs le couvrent de leur ombre et on arrive ainsi auprès d'Androtro, village sakalave où sont enterrés leurs chefs.

Le village d'Androtro est une véritable oasis au milieu des vastes et monotones marécages de la partie inférieure du bassin du Betsiboka ; il se trouve placé au pied des contreforts occidentaux du soulèvement basaltique constituant le plateau d'Ankarafantsika.

Après avoir traversé le village, le sentier qui conduit à Tananarive emprunte, pendant près d'une heure de marche, le lit même d'un petit ruisseau ombragé d'arbres magnifiques émergeant d'épais fourrés où s'abritent des bandes nombreuses de sangliers.

Le thalweg de cette vallée se prolonge sur une dizaine de kilomètres et débouche sur une immense plaine dont l'altitude moyenne est de 170 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est le plateau d'Ankarafantsika ; il est couvert d'une herbe épaisse dont la hauteur atteint 2 et 3 mètres ; de légères ondulations, coupées de profondes ravines où croît un arbre dont le feuillage vert argenté rappelle l'olivier, en rompent seules la monotonie. Du haut de quelques mamelons plus élevés, on découvre, vers le Sud, l'estuaire immense du Betsiboka.

Le sentier de Tananarive traverse le plateau dans la partie la plus étroite, qui est d'environ 15 kilomètres ; la descente est rapide, il faut une heure à peine de marche dans des ravins pour atteindre le petit village sakalave de Befotaka, à la cote 80 mètres. Le marigot, qui donne son nom au village (*Befotaka*,

beaucoup de boue), n'est pas difficile à franchir ; sa largeur est de 150 à 200 mètres pendant la saison des pluies ; à cette époque de l'année elle n'est pas supérieure à 100 mètres, mais il est recouvert d'une épaisse végétation où dominent les *bararata*, sorte de roseaux de 5 à 6 mètres de hauteur, dont les feuilles se terminent par un aiguillon dont la piqûre est des plus douloureuses.

On franchit ensuite un ruisseau important au delà duquel se trouve un petit hameau de quatre à cinq cases appelé Ambodimanga ; quelques soldats chargés de la surveillance de la route l'habitent seuls ; il sert aussi de relais d'étape aux *tsimandoas* (courriers de la reine). Après avoir franchi le contrefort à l'altitude de 180 mètres sur lequel se trouve le poste d'Ambodimanga, on retombe dans une plaine marécageuse semblable à celle de Befotaka, bien que son niveau soit plus élevé. Elle est dominée par une position remarquable sur laquelle est bâti Mahatomboka, village d'environ deux cents cases groupées autour d'un rova (fort), entièrement ruiné, qui ne présente aucune défense sérieuse, même pour une troupe indigène qui serait simplement armée de sagaies ; les fossés en sont comblés depuis longtemps et les haies de cactus détruites.

Mahatomboka commande l'entrée d'une plaine immense qui s'étend à perte de vue vers le Sud ; cette plaine est limitée à l'ouest par le Betsiboka, au nord et à l'est par les collines de Karafaty ; on y remarque quelques rivières et de nombreux petits villages ou hameaux, dont le plus important est Trabonjy, situé à 1 kilomètre environ à l'ouest de Mahatomboka, sur la même colline, mais plus près du fleuve. Cette localité est un petit centre de population isolé au milieu des solitudes qui l'entourent ; on y cultive le riz, le manioc, les patates et les bananes pour la consommation locale. La principale industrie du pays est l'élevage. On y voyait autrefois des troupeaux de bœufs considérables, mais depuis longtemps les vols de bestiaux que commettaient impunément les *fahavalos* ont découragé les populations, qui n'élèvent plus qu'un très petit nombre d'animaux ; la surveillance leur est plus facile et ils tentent moins la cupidité des brigands.

Au delà de Mahatomboka la vallée s'élargit : une immense plaine mamelonnée, dont le sol argilo-sableux disparaît sous un

fouillis de hautes herbes et de lianes que dominent des bouquets de lataniers, s'offre aux regards émerveillés. Pendant la saison sèche, le terrain est excellent pour la marche ; le sentier qui conduit à Tananarive, frayé dans des marnes grisâtres mélangées de quartz, se bifurque ; la branche qui adopte la direction de l'est s'appuie sur les collines au pied desquelles s'élèvent les villages d'Ambatalaty, Tsilakana, Ankoala et Ambalazanakomby ; celle du sud se dirige vers Ambato où elle rejoint ce fleuve, dont la rive peut être facilement suivie jusqu'à Bepakakely, au confluent du Betsiboka et de l'Ikopa.

Ankoala compte environ 300 cases. Les défenses en sont mieux entretenues que celles de Mahatomboka ; elles consistent en haies épaisses de cactus plantées le long des flancs coupés à pic du monticule sur lequel est construit le rova.

Ankoala est défendu, en outre, par une zone marécageuse et par la rivière Kamoro, d'une largeur de 40 mètres.

La route de Marovoay à Ankoala se trouve dans l'intérieur des terres, à quelques kilomètres du Betsiboka ; un autre sentier suit le fleuve lui-même, passant par Ambato, Maroakatra et arrivant à Bepakakely, au confluent du Betsiboka et de l'Ikopa. Voici quelques détails sur cette route :

Après le passage du Kamoro, au sud d'Ambato, s'ouvre une vaste contrée couverte d'une véritable forêt de bananiers et de plantations de cannes à sucre, patates, etc. Cette riche zone s'étend d'Ambato à Maroakatra, sur une distance de plus de 30 kilomètres et sa largeur varie entre 2.000 et 4.000 mètres ; elle est absolument plate, le sol appartient à la formation quaternaire et il est élevé de 5 à 6 mètres au-dessus des hautes eaux du Betsiboka ; la marche y est donc des plus faciles.

On ne rencontre sur ce parcours que de rares groupes de cases. Ankarambily est sur la rive gauche du Betsiboka et les quelques paillottes élevées sur la rive droite servent de refuge aux soldats Hovas qui s'empressent de traverser le fleuve dès que les Fahavalos du Menabe deviennent trop menaçants.

C'est en passant sous une voûte de bananiers de 4 et 5 mètres de hauteur, qu'on atteint successivement le village de Betonga, peuplé de 250 à 300 Sakalaves, Besarondoha où le fleuve forme un coude très brusque donnant naissance à de violents tourbillons qui en rendent la navigation dangereuse pour

les pirogues, et enfin Maroloana, petit groupe de cinq cases servant de logement à des soldats hovas, ordinairement chargés de la protection des courriers royaux.

Les plantations de bananiers se terminent à Maroakatra, village situé à une altitude de 65 mètres, dans un terrain calcaire couvert de débris de coquillages et de coraux ; le terrain est plat, mais ces détritus y rendent la marche pénible.

Maroakatra était autrefois un centre hova assez important ; il a été détruit par les Fahavalos qui l'occupent fréquemment pour surveiller le Betsiboka et piller les pirogues.

Le trajet est facile ensuite jusqu'au confluent de l'Ikopa où se trouve un petit groupe de cases qui porte le nom de Bepakakely ; le fleuve Betsiboka n'a pas moins de 800 mètres de largeur, mais la rive opposée, Ambinany, est assez basse.

(*À suivre.*)

LES HOVA

Les habitants de Madagascar n’ont jamais eu d’appellation collective pour désigner la population tout entière de l’île. Les innombrables tribus ou plutôt familles qui composaient cette population, et que ne réunissait aucun lien politique ni commercial, vivaient dans un isolement absolu et ne se connaissaient point les unes les autres, n’ayant entre elles d’autres relations que les razzias et les pillages auxquels se livraient sans cesse les voisins immédiats.

C’est même assez récemment qu’un certain nombre de ces familles se sont groupées dans un but d’attaque ou de défense : la grande tribu des Sakalava ne s’est formée que vers le milieu du XVIIe siècle, celle des Betsimisaraka au milieu du XVIIIe, et celle des Betsileo au commencement de ce siècle. Quant aux habitants du centre de l’île, sur l’origine desquels je veux aujourd’hui donner quelques renseignements, c’est Andrianampoinimerina qui, le premier, les a réunis en une nation digne de ce nom. En 1787, lorsqu’il succéda à son oncle, que ses sujets mécontents de son gouvernement avaient déposé, il n’était que l’un des nombreux petits chefs de l’Imerina et, comme tous ses pareils, il ne commandait qu’à trois ou quatre villages ; par son courage, par son intelligence, par son esprit politique, on pourrait presque dire par son génie, il a soumis à son autorité tous les autres chefs de la région centrale et, en mourant en 1810, il a laissé à son fils Radama Ier un royaume d’une vaste étendue. Ce prince, qui hérita, en même temps que du royaume de son père, de sa valeur chevaleresque et de ses qualités politiques, continua son œuvre et la mena à bonne fin, plus vite qu’il n’eût pu l’espérer, grâce aux conseils des Européens. Il mourut en 1828, possédant la moitié de file et commandant au moins aux trois quarts de la population totale.

I

En Europe, on donne le nom de *Hova* aux habitants de l'*Imerina* ou province centrale de l'île. C'est une appellation erronée ; leur véritable nom est *Antaimerina* ou *Ambanilanitra*. Les Hova ne sont que l'une des trois castes qui composent la population de l'*Imerina* ([1]). Le nom d'*Antaimerina* ou par abréviation *Merina* veut dire les habitants de l'Imerina (litt. : du pays nu, du pays où la vue s'étend au loin) ; celui d'*Ambanilanitra* signifie les hommes qui sont sous le ciel et vient de ce que les habitants du massif montagneux se considèrent comme plus près du ciel que les habitants des côtes.

Les Merina se divisent en trois castes : les *Andriana* ou les nobles, les *Hova* ou les hommes libres et les *Andevo* ou les esclaves. Ces castes n'ont pas seulement une signification sociale, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais encore, comme mes recherches me l'ont prouvé, une signification historique et ethnographique ; en effet, les *Andriana* ou nobles, qui se subdivisent en sept sous-castes ([2]), sont en réalité les descendants des immigrants malais ; les *Hova* ou hommes libres sont les descendants des chefs des Vazimba qui étaient les premiers occupants du plateau central et qui, venus également de l'Est, mais longtemps auparavant, appartiennent, comme nous le dirons plus

([1]) La reine Ranavalona Ire, ayant un jour reçu une lettre d'un capitaine de navire portant la suscription « S. M. Ranavalona, reine des Hova », s'en montra très blessée et ne parla de rien moins que de mettre à mort cet impertinent qui ne la reconnaissait pas pour reine de tous les Merina.

([2]) Ces sept sous-castes sont : 1° l'*Andriana* par excellence, ou le souverain, et sa famille proche, les *Zanakandriana* ou princes du sang ; 2° les *Zazamarolahy*, qui appartiennent aussi à la famille royale, mais sont à un degré plus éloigné du souverain que les précédents ; 3° les *Zanakandriamasinavalona*, qui descendent d'Andriamasinavalona, roi ayant régné vers 1667 ; 4° les *Andriantompokoindrindra* (litt. : les vrais maîtres), descendants d'Andriantompokoindrindra, qui, fils aîné de Ralambo, était le roi légitime, mais qui céda la place à son frère puîné Andrianjaka, parce qu'il préférait jouer au *fanorona* (sorte de jeu de marelle) que de s'occuper des affaires publiques ; 5° les *Andrianamboninolona* (litt. : qui sont au-dessus des autres hommes) ; 6° les *Andriandranando* ; 7° les *Zanadralambo*, descendants du célèbre roi Ralambo par Andrianjaka, qui régna au commencement du XVII[e] siècle. – Les trois premières castes possèdent des *menakely* ou fiefs dont le seigneur partage les revenus (*hajia*) avec le souverain.

loin, à la race noire indonésienne ([1]) ; les *Andevo* ([2]) ou esclaves comprennent, d'une part, ceux des Vazimba qui, après avoir vécu côte à côte avec les immigrants malais, ont fini par être soumis à leur autorité dans la seconde moitié du XVIe siècle par Andriamanelo, par son fils Ralambo et par son petit-fils Andrianjaka, d'autre part, soit des Malais et des Hova déchus de leur rang pour crimes divers ou pour dettes, soit des prisonniers faits dans les guerres avec les autres tribus de Madagascar ou volés dans des razzias, soit enfin des nègres africains apportés du continent voisin et vendus par les Arabes. Il ne faudrait pas croire que les deux premières castes se soient conservées sans mélange ; celle des Andriana cependant est encore assez pure, parce que les lois interdisaient le mariage entre les femmes nobles et les Hova sous peine de déchéance et d'expulsion de leur famille et que les enfants d'un Andriana et d'une femme Hova suivaient la condition de la mère. On peut même dire que les usages veulent encore aujourd'hui non seulement que les gens de caste différente ne s'entre-marient pas, mais même qu'on ne cherche pas sa femme en dehors de son clan et que les cousins épousent les cousines afin de perpétuer les propriétés dans la famille. Aussi, malgré la liberté extrême des mœurs à Madagascar, les Andriana ont-ils pour la plupart le type malais parfaitement caractérisé.

Les Hova, qui sont, comme l'indique leur nom ([3]), les descendants des chefs des Vazimba qui occupaient le massif central

---

([1]) Les deux principales familles de la caste des Hova sont les *Tsimahafotay* et les *Tsimiambolahy* d'où sont sortis les ministres de Ranavalona Ire et des dernières reines. On peut encore citer celle des *Zafimbazaha* qui a, paraît-il, pour ancêtres mâles des naufragés européens. Celle des *Tsiarondahy* est la dernière de toutes. Les formules de salutation ne sont pas les mêmes pour les Hova que pour les Andriana ; ces derniers ont aussi le privilège de construire leurs tombeaux d'une manière différente.

([2]) En réalité, le nom d'*Andevo* ne doit s'appliquer qu'aux descendants des prisonniers de guerre ou des individus volés dans les razzias ; les Andriana ou Hova réduits en esclavage pour dettes ou pour crimes ou par suite de la condamnation à mort du chef de famille, qui entraînait la vente de la femme et des enfants, s'appellent *Zaza-Hova*. Quant aux Africains amenés du continent par les Arabes, on leur donne le nom de *Masombika* (Mozambiques) ; cette dernière catégorie a été supprimée en 1877 par la reine qui a libéré tous les esclaves venus d'Afrique.

([3]) Le mot *Hova* signifie chef dans les tribus d'origine indonésienne et non point roturier, comme on le dit toujours ; dans l'Imerina, il est aujourd'hui synonyme d'homme libre.

avant la venue des Malais, sont, au contraire, très mélangés ; en effet, les raisons qui empêchaient l'introduction dans les familles nobles d'enfants nés de pères autres que des Andriana, n'existaient pas pour eux, et les femmes hova ne se faisaient point faute d'accorder leurs faveurs aux Andriana, de sorte que, si l'on ne trouve pas parmi eux de types malais dans toute leur pureté, il y a cependant beaucoup de métis qui en présentent certains caractères. En réalité, comme nous l'avons déjà dit, les Hova appartiennent à la race noire indonésienne, race qui a peuplé l'île entière et qui forme le fond de toutes les tribus du centre, aussi bien que de celles de l'Est et de l'Ouest, les chefs et les grands étant seuls d'une race différente ; car il est remarquable qu'il n'y a pas une seule des tribus ou peuplades de Madagascar dont les chefs ne soient d'un autre sang que leurs sujets. Ce sont ces Hova qui sont corvéables à merci ; descendant des vaincus, ils ont été naturellement chargés par leurs vainqueurs, les Andriana, de tous les travaux pour le service de la Reine et du gouvernement ([1]).

Quant aux esclaves, qui forment une grande partie de la population de l'Imerina, on retrouve parmi eux, comme on peut le comprendre facilement d'après l'énumération que nous avons faite des éléments divers qui composent cette caste, des types variés où les sangs jaune, mélanésien, africain et même blanc se confondent dans des proportions très variables.

II

À la suite de ces renseignements généraux sur l'origine des habitants de la province centrale, il n'est pas inutile de dire quelques mots de leur caractère, car on a porté sur les Merina (*vulgo* Hova) des jugements contradictoires ; certains auteurs les dépeignent sous les couleurs les plus noires et les représentent comme ayant tous les vices que les hommes, tant civilisés

---

([1]) La corvée, qui est en somme très dure à Madagascar, est toujours obligatoire et gratuite. Tout homme libre (Hova) y est soumis et il ne reçoit aucune rémunération pécuniaire, ni vivres, ni vêtements. L'un d'eux se fait-il remarquer par son habileté dans un métier quelconque, il est de suite contraint à travailler gratuitement, durant toute sa vie, pour le souverain. – Les nobles ou Andriana en sont exempts ; ceux des rangs inférieurs sont cependant astreints à quelques travaux publics.

que barbares, ont pu inventer depuis la création du monde ; d'autres, au contraire, leurs prodiguent les louanges et leur prêtent une foule de qualités. Je ne surprendrai personne en disant que ni les uns avec leurs éloges outrés, ni les autres avec leurs critiques acerbes n'ont pleinement raison, quoique tous exposent leur opinion en toute sincérité. La raison de ces jugements si différents n'est pas difficile à trouver ; en effet, la plupart des Européens qui ont voyagé dans l'Imerina ou qui y ont résidé, ont conservé une rancune très compréhensible contre les chefs et gouverneurs Merina si hypocrites et si intéressés, qui leur ont à tout instant barré la route ou qui les ont empêchés de se livrer tranquillement et fructueusement à leur industrie et à leur commerce ; il en est aussi qui, nouveaux venus dans ce pays encore barbare et ne pouvant, par conséquent, se rendre compte des progrès déjà accomplis, établissent entre les Merina et les peuples civilisés qu'ils viennent de quitter une comparaison naturellement toute au désavantage des premiers. Les autres, au contraire, généralement des missionnaires établis depuis longtemps dans l'Imerina, qui n'ont avec ses habitants que des relations amicales et désintéressées et non commerciales, et qui ont reconnu en eux une intelligence remarquable et un fonds de qualités sérieuses, les ont pris en amitié et se sont attachés aux enfants et jeunes gens qu'ils catéchisent et instruisent et qui semblent leur témoigner une affection et une reconnaissance plus extérieures que réelles, mais en somme assez touchantes, quoique peu solides et peu durables ; ces missionnaires ont tout naturellement sur les Merina une opinion très différente de celle des voyageurs et des traitants.

Le caractère des Merina (*vulgo* Hova) est, en réalité, difficile à saisir et, à plus forte raison, à définir. Personne ne peut nier qu'ils ont des défauts ou même des vices, mais ces vices sont, pour la plupart, inhérents à l'état social dans lequel ils vivent depuis des siècles et non à leur nature propre : il faut, en effet, ne pas oublier que des siècles de tyrannie les ont façonnés à l'hypocrisie, au mensonge et à l'avarice ; qu'obéissant à des chefs dont le bon plaisir était la seule loi et réduits à une servitude des plus oppressives, ils ont naturellement toujours dû chercher à sauvegarder leur vie par tous les moyens possibles, enfin qu'ils étaient régis jusque tout récemment, un quart du

siècle au plus, par les superstitions les plus fâcheuses qui leur laissaient toute liberté pour se livrer à leurs passions brutales. Quant à moi, je ne puis m'étonner que, vingt-cinq ans après la suppression des *Ody* (talismans), du *Sikidy* (sorte de jeu au moyen duquel on disait la bonne aventure), des jugements de Dieu par le *Tangena*, etc., les Merina aient encore les vices dus à leur ancien état social ; on ne peut pas demander à un jeune homme qui, en 1869 – date de la conversion de la reine et de sa cour au christianisme, – était âgé d'une vingtaine d'années par exemple, et qui par conséquent avait déjà vécu de la vie des *razana* (ancêtres), – d'avoir aujourd'hui, à 45 ans, dépouillé le vieil homme et renoncé aux passions dont l'assouvissement a été plus que partout facile et général. Ce n'est point en quelques années qu'on modifie le caractère de tout un peuple ; le milieu dans lequel ils ont vécu, l'hérédité morale, qui a son rôle incontestable, la forme tyrannique du gouvernement ne permettent pas d'espérer qu'un changement complet puisse se produire avant que plusieurs générations se soient succédé ; mais ceux qui, comme moi, ont vu s'accomplir cette intéressante et très importante révolution religieuse, ne peuvent nier qu'un premier pas, le plus difficile, a été fait dans la voie du progrès et que, si les Merina (*vulgo* Hova) ont encore aujourd'hui les mêmes défauts qu'autrefois, je ne dis pas les mêmes vices, puisqu'ils sont la conséquence de leur état social, ils s'en cachent dans une certaine mesure et, par leur attitude même, rendent hommage aux vertus que les missionnaires sont venus leur prêcher et dont ils reconnaissent par conséquent la valeur. Je suis persuadé que, – malgré la vanité quelque peu enfantine des Merina (*vulgo* Hova) et leur outrecuidance, que les Européens trouvent avec raison fort sotte, mais qui n'est que le résultat de leur ignorance et de leurs superstitions, – ils n'en sont pas moins en ce moment, de tous les Malgaches, les seuls susceptibles de devenir, sous une direction prudente et éclairée, une nation réellement digne de tout notre intérêt.

Les Merina (*vulgo* Hova) ont la physionomie presque toujours placide et plutôt agréable, la voix douce, les gestes efféminés. Ils sont gais et polis ; ils sont hospitaliers ; dans leur vie quotidienne ils paraissent bons et simples, quoique fort dissimulés et très rusés ; mais ils deviennent cruels par superstition

ou par intérêt. Victimes, comme tous les barbares, de la force brutale et d'une exploitation éhontée, contraints, ainsi que nous l'avons déjà dit, de dissimuler leurs sentiments personnels, souvent sous peine de perdre la vie, ils n'ont pas et ne peuvent pas avoir les notions de justice, d'honnêteté, d'humanité qui forment la base de notre société ; aussi n'ont-ils ni probité ni moralité, et, quoique pleins d'amour-propre, sont-ils dépourvus de toute dignité personnelle ; car la fourberie et le mensonge ne sont point, à leurs yeux, des vices qu'il y ait lieu de flétrir et dont il faille se cacher, mais plutôt des qualités dignes d'admiration, puisqu'elles sont une sauvegarde de leur vie, comme le montrent, du reste, plusieurs contes célèbres ([1]). Ils sont avides et demandent sans honte ; ce sont, pour la plupart, des maîtres fourbes qui, une fois en possession du cadeau convoité, exploitent sans scrupule leur bienfaiteur et se font même gloire d'abuser de la confiance qu'on leur témoigne. Ils sont très sensuels.

Mais, après avoir énuméré les défauts des Merina (*vulgo* Hova), il n'est que juste de reconnaître qu'ils ont aussi des qualités ; nous avons déjà dit qu'ils étaient d'ordinaire doux et affables dans leurs relations entre eux et hospitaliers ; ils aiment les enfants et respectent les vieillards ; ils ont des manières galantes avec les femmes, qui, dit-on, savent aimer, et la jalousie n'est pas dans leur caractère. Ils ont un vrai culte pour leurs supérieurs et observent scrupuleusement la discipline. Ils sont bons patriotes et, lorsqu'ils partent en voyage, ils emportent souvent un peu de terre prise sur l'emplacement même de leur maison natale, sorte de relique qu'ils se plaisent à regarder. Ils ne craignent pas tant la mort que de ne pas être ensevelis dans

([1]) L'exemple leur venait souvent de haut. Le trait suivant, peu connu, donne bien une idée de leur manière de penser et de faire. En 1825, un peintre distingué de l'île Maurice, nommé Copalle, fut mandé à Madagascar pour faire le portrait de Radama I[er] moyennant une somme fixée d'un commun accord à 1500 piastres ; en arrivant à Foulpointe, il trouva une lettre de ce souverain qui ne lui offrait plus que la moitié du prix convenu. Indigné de ce manque de parole, il se préparait à retourner à l'île Maurice lorsque le gouverneur de Foulpointe, Rafaralahy, le voyant décidé à quitter Madagascar, lui remit une seconde lettre datée du même jour que la précédente, où toutes ses conditions étaient acceptées. Radama I[er] avait pensé que probablement Copalle, ayant fait le voyage, aimerait mieux encore toucher 750 piastres que ne rien avoir du tout !

le tombeau de famille ; le respect des ancêtres et des traditions nationales est un des traits saillants et intéressants du caractère de tous les Malgaches. Les Merina sont d'habiles commerçants ; très intéressés, ils sont, par contre, laborieux, persévérants dans leurs entreprises et économes. Ils sont d'un tempérament plus délicat que les autres peuplades de l'île, mais ils sont plus adroits et plus spirituels. Ils sont sobres (à l'exception de quelques grands personnages), patients et ne se plaignent jamais de leur sort. Ils ne manquent pas d'un certain courage, et maintes fois ils se sont fort bien battus ; Carayon raconte que, dans le combat que nous leur avons livré à la Pointe-à-Larrée, ils se sont bravement conduits, lançant avec adresse et sang-froid leurs sagaies à bout portant et laissant sur le champ de bataille 119 morts !

III

Les chefs Merina ont toujours fait preuve d'esprit de suite dans leur politique, et dès longtemps ils ont établi dans leur pays un ordre social très supérieur à celui des autres peuplades malgaches. C'est surtout dans l'organisation intérieure de l'Imerina que se révèle l'inégalité des races malaise et indonésienne pure. En 1595, les Sakalava de la baie de Saint-Augustin ont reçu la visite d'une flotte hollandaise, sous le commandement de l'amiral Cornélis de Houtman, et, depuis cette époque, il n'y a eu guère d'années où de nombreux navires, surtout anglais, ne soient venus mouiller sur cette rade et n'y soient souvent restés plusieurs semaines. Tous les vaisseaux qui allaient dans l'Inde ou qui en venaient, y relâchaient, en effet, pour s'y ravitailler et surtout pour y prendre de l'eau ; car, jusqu'à ce siècle, dans toutes les longues traversées, il fallait faire escale pour renouveler les provisions de toutes sortes. Or, ces Sakalava, qui, depuis trois siècles, sont en rapports constants avec des Européens, n'ont jamais témoigné le moindre désir de se civiliser ; ils sont aujourd'hui tout aussi sauvages qu'ils l'étaient lors de la découverte de l'île, et les fusils, qu'ils ont possédés dès le milieu du XVIIe siècle, ne leur ont jamais servi qu'à piller et à razzier leurs voisins ou à tuer leurs ennemis personnels. Les missionnaires catholiques qui ont essayé soit à Baly, soit à Tul-

lear, de les civiliser, ont dû renoncer à leur œuvre charitable ; les Norvégiens, qui, depuis un quart de siècle, ont établi en divers points de la côte occidentale des missions et des écoles, n'ont pas encore vu leurs efforts produire le moindre résultat appréciable. Ce que je viens de dire des Sakalava, qui sont avant tout des pasteurs, s'applique aussi, quoiqu'à un moindre degré cependant, aux peuplades de la côte orientale avec lesquelles nous sommes en rapport depuis deux siècles et demi, et qui sont des agriculteurs. Au contraire, les Merina (*vulgo* Hova), qui n'avaient eu jusqu'à la fin du siècle dernier, aucun contact avec les Européens, avaient déjà, à cette époque, une organisation sociale remarquable. Mayeur, le premier blanc qui ait pénétré dans l'Imerina, en 1774, et qui avait fait auparavant, par ordre du célèbre aventurier Benyowsky, plusieurs voyages dans le nord et dans l'est de Madagascar, raconte avec admiration qu'il a trouvé établies dans cette province centrale de l'île des industries intéressantes, dont les produits s'échangeaient sur des marchés tenus chaque semaine, à des jours fixes, dans les divers districts. Ce n'est pas, en effet, un spectacle banal dans un pays sauvage que de voir arriver de grand matin, les jours de marché, des files interminables de piétons, la plupart au pas gymnastique, tous chargés de marchandises diverses, tous pressés, les enfants eux-mêmes portant une charge proportionnée à leur force. Voici, du reste, ce que dit Mayeur, l'homme qui a le mieux connu Madagascar au siècle dernier, dans le manuscrit où il relate son second voyage fait en 1777 :

« Les Européens qui n'ont fréquenté que les côtes, auront de la peine à croire qu'il existe dans l'intérieur de Madagascar, à trente lieues de la mer, dans un pays jusqu'à présent ignoré, qu'environnent de toutes parts des peuplades brutes et sauvages, plus de lumières, plus d'industrie, une police plus active, des arts plus avancés que sur les côtes, dont les habitants sont cependant en relations constantes avec les étrangers. C'est cependant la vérité ! – Aucune tribu, ajoute-t-il plus loin, ne joint à autant d'intelligence naturelle une plus grande aptitude au travail ; les Hova, en effet, n'épargnent pas leurs peines dans les entreprises agricoles ou commerciales, et ils y montrent une persévérance inébranlable et une activité incroyable, déployant

un travail continu dans une besogne ingrate et pénible, telle que la culture de leurs terres stériles. »

Dès que les Merina (*vulgo* Hova) ont été en rapport avec les Européens, ils ont cherché de suite à les égaler, à s'assimiler leur civilisation ; il est vrai qu'ils ont commencé par nous copier dans nos actes extérieurs, comme aujourd'hui dans la religion, à quelques exceptions, ils s'attachent plus aux pratiques qu'à la morale elle-même ; mais ce désir de nous imiter suffit seul pour montrer quelle différence il y a entre eux et les autres tribus, qui n'ont jamais convoité que nos marchandises.

Certes, les voyageurs ont souvent ri de ces Merina (Hova) qui, en portant notre costume, en imitant notre tournure et nos gestes, croyaient s'être élevés au niveau de notre civilisation ; il n'en est pas moins vrai qu'il y avait là une tendance intéressante. Ces hommes si fins et si intelligents, mais ignorants, qui se rendaient parfaitement compte de la supériorité des *vahaza* ou étrangers, et qui étaient désireux d'atteindre leur niveau, se sont demandé quelle pouvait être la cause de la différence si grande existant entre eux et nous, et, notre costume étant ce qui les frappait le plus, ils l'ont aussitôt adopté, pensant ainsi devenir nos égaux ; l'illusion ne dura pas longtemps, et ils se mirent de nouveau à chercher la solution du problème qui les intéressait ; ayant reconnu, après de longues délibérations, que *les bœufs seuls n'avaient pas de religion*, ils se sont décidés à se convertir en masse au christianisme auquel, avec toute raison, ils ont attribué le développement si étonnant de la civilisation européenne. Au point de vue religieux, ils en sont encore, comme je l'ai dit, aux pratiques extérieures, et la morale des prédications faites journellement par les missionnaires n'a point eu sur leurs mœurs tout l'effet que l'on pourrait désirer ; le germe n'en est pas moins déposé dans un terrain que je crois bon et où il se développera, donnant, plus tôt peut-être qu'on ne le pense, une ample moisson.

Un changement dans l'état social des Merina (vulgo Hova), tel que celui qui sera la conséquence naturelle et heureuse de notre protectorat, amènera forcément une profonde et prompte transformation dans leur état moral et dans leur caractère, au plus grand bénéfice d'eux-mêmes et de notre pays.

ALFRED GRANDIDIER.

LE GOUVERNEMENT HOVA
ET
LE PROTECTORAT DE MADAGASCAR

Dans un précédent article, nous avons essayé de prouver que nous nous trouvions à Madagascar en face d'un gouvernement régulier : le gouvernement hova. Nous avons conclu en disant qu'il fallait le conserver et utiliser son concours au lendemain de l'expédition, sous peine de grever notre budget de charges écrasantes. Si ces principes sont admis, il ne reste plus qu'à trouver la formule de gouvernement qui concilie la haute suprématie que nous devrons exercer dans l'île entière avec le respect des coutumes indigènes et les titres à notre reconnaissance que certaines tribus ou peuplades auront pu acquérir pendant la campagne.

II

LES SAKALAVES

Nous allons essayer de dégager cette formule.

Elle n'est pas aussi complexe qu'il peut sembler au premier abord. Si le pouvoir des Hovas était assis dans l'île entière, elle se traduirait par l'établissement d'une garnison française de deux à trois mille hommes à Tananarive ; le protectorat trouverait une garantie suffisante dans cette reconnaissance matérielle de notre autorité. L'occupation de la capitale nous répondrait de l'obéissance de tous les gouverneurs de province et de la tranquillité dans le reste du pays. Mais il existe, en dehors des Hovas, dix à douze tribus distinctes, sans autre lien commun que leur sujétion à la cour d'Imerne. Allons-nous maintenir ces tribus sous le joug de leurs maîtres ? Ne devons-nous pas, au contraire, rendre à chacune d'elles l'autonomie qu'elle a perdue et établir autant de protectorats différents ? Une opinion courante veut que les Sakalaves soient nos alliés ; ils nous rendent, dit-on, de grands services pendant cette guerre ; si le sort des autres peuples nous touche peu, ceux-là du moins doivent bénéficier

de nos sympathies. Il serait d'une mauvaise politique autant qu'il serait contraire à la loyauté française de récompenser leur dévouement par un abandon injustifié. Les Sakalaves sont de précieux auxiliaires et nous devons les associer directement à notre œuvre de civilisation.

Ces opinions, répandues dans le public depuis dix ans, compliquent quelque peu le problème soumis à notre attention ; elles ne le rendent pas insoluble. Tous les Français qui ont habité Madagascar sont unanimes à reconnaître que l'éloge que l'on fait des Sakalaves est fort exagéré ; en réduisant leurs mérites à leur juste valeur, on n'aura pas peu contribué à éclaircir le débat et à simplifier la tâche de nos futurs administrateurs.

Les Sakalaves formaient, au siècle dernier, une agglomération puissante et homogène, qui commandait l'île depuis la baie de Saint-Augustin jusqu'au delà de Nossi-Bé ; les Hovas étaient leurs tributaires. Mais, à la suite de compétitions très violentes pour la succession au trône, ce vaste empire s'est démembré et a formé une multitude de petites royautés, indépendantes les unes des autres.

Les Hovas en profitèrent pour recouvrer leur liberté, et, après quelques années de repos, pour devenir conquérants à leur tour. On ne saurait trop admirer leur génie politique. Au lieu d'attaquer tous les Sakalaves à la fois, ils les divisèrent ; pendant qu'ils faisaient aux uns la guerre, ils donnaient aux autres des assurances pacifiques. Les Romains n'ont pas employé d'autres procédés pour soumettre le monde.

Les Sakalaves, réduits à l'impuissance par la jalousie de leurs chefs, n'ont jamais eu l'idée de réunir leurs forces en commun, de telle sorte qu'en moins de vingt ans ils ont perdu le Bouéni et une partie du Ménabé. Aujourd'hui la plupart de leurs chefs et de leurs princes ont disparu ; les Hovas en ont supprimé une partie à la suite de la conquête et ceux qui restent sont de fidèles serviteurs de la Reine ou vivent dans des régions que nul n'a pu ou voulu traverser, l'Ambongou et une partie du Ménabé. Ils ont encore gardé, aux yeux de leurs sujets, un certain prestige ; mais en fait leur autorité se réduit à régler les différends qui peuvent s'élever dans les familles ou dans les tribus. Incapables d'un acte d'énergie, ils ont fini, pour la plupart, par accepter les faits accomplis. Il s'en est même trouvé qui ont fait

une soumission complète et envoyé des délégués à Tananarive pour porter des présents à la Reine. On n'a jamais manqué, à la capitale, de souligner avec complaisance cette marque de vasselage et d'obéissance. D'autres ont accepté des situations et des titres pour leurs parents, quelquefois pour eux-mêmes. Tous n'ont d'autre but que d'assurer leur existence peu coûteuse. Pourvu qu'on leur laisse percevoir quelques impôts, les autres soucis sont rapidement oubliés. J'ai entendu plusieurs de ces rois exposer leurs griefs contre les Hovas ; tous se plaignaient que la Reine « leur mère » accaparât les droits de douane et ne leur laissât que des revenus insuffisants.

Cependant leur patriotisme est réel. Avec la haine des Hovas, ils ont le sentiment qu'ils appartiennent à une race distincte et leur grandeur passée ne leur est pas inconnue, mais ils n'ont plus de force pour réagir. Quand ils nous ont cédé Nossi-Bé en 1840, Nossi-Faly et Nossi-Mitsiou en 1888, c'était moins pour se mettre sous la protection réelle de la France que pour échapper sans lutte à l'autorité hova. La preuve en est dans leur attitude à notre égard, au lendemain même de la cession de Nossi-Bé. Débarrassés des Hovas par l'abandon qu'ils nous avaient fait de leur pays, ils se sont aussitôt retournés contre nous et sont venus nous assiéger dans la ville naissante d'Hellville ; peu s'en est fallu que les colons français déjà établis dans l'île ne fussent tous massacrés.

Ils ne sont pas sans vertus guerrières ; mais ils ont des instincts nomades et un amour immodéré du pillage. M. Gautier, l'éminent explorateur de Madagascar, cite l'exemple d'un roi de Ménabé, le roi Touère, qui se met chaque année à la tête de bandes armées pour aller rançonner ses voisins ; il gagne de quoi vivre pendant la saison sèche et se repose pendant la saison pluvieuse. Le peuple, ou, si l'on préfère, les simples individus ne se conduisent pas autrement. On connaît ces *fahavales* qui tous les ans remontent du Sud jusque dans les pays des Antancars et reviennent avant l'hivernage en leurs foyers, ramenant des bœufs et des esclaves, tout un butin précieux qui leur assure pendant quelques mois une existence heureuse et enviée de tous. Par la tolérance dont ils bénéficient, par l'appui officiel qui leur est quelquefois donné, les *fahavales* font en quelque sorte partie des institutions de l'île.

L’établissement de la suprématie française à Madagascar aura sans doute pour conséquence d’arrêter les exploits de ces bandes errantes. Je ne sais si les Sakalaves nous en sauront gré. Ils aiment mieux vivre d’aventures que de travail régulier, et leur intelligence est trop alanguie pour comprendre les avantages d’une organisation perfectionnée. Habitants d’un pays où la température est lourde, ils subissent l’inévitable loi des climats. Tandis que les Hovas doivent à la fraîcheur relative de l’atmosphère sur les hauts plateaux les qualités de travail et d’ordre, qui maintiennent leur suprématie, les Sakalaves sont destinés pour longtemps encore, sinon pour toujours, à ne connaître ni les besoins ni le labeur qui seuls créent les familles et les sociétés organisées. La nature est pour eux pleine de munificence ; pourquoi se donneraient-ils de la peine ? Ils puisent à l’indolence comme aux sources mêmes du bonheur. Qu’importe si les intérêts de la communauté sont en souffrance ; leur esprit ne s’élève pas jusqu’à la conception de l’État ni du gouvernement. Ils laissent à d’autres les soucis de la pensée.

Les missionnaires européens ont essayé de développer leur esprit ; ils n’ont pu y parvenir. Le révérend Rostvig, directeur de la mission norvégienne de Tuléar, qui a séjourné pendant vingt et un ans dans le Fiérène et le Ménabé, nous contait dernièrement, à son passage à Paris, qu’il n’avait fait aucun catéchumène pendant son apostolat. Son école était pleine d’enfants ; nous-mêmes l’avons constaté à notre passage à Tuléar en décembre 1893 ; mais ses élèves, d’ailleurs fort dociles en leur jeune âge, ne prenaient goût qu’au chant et à la musique. Arrivés à l’adolescence, ils retournaient dans la brousse où ils perdaient jusqu’au souvenir de leurs éducateurs. Les Jésuites, qui avaient essayé de faire quelques établissements dans la baie de Baly, ont dû y renoncer devant l’apathie de leurs adeptes.

Les Sakalaves acquerront-ils des qualités inconnues en devenant nos auxiliaires sous un protectorat spécial ? Il est permis d’en douter. Même en laissant à leurs chefs une autorité apparente considérable, nous serions obligés d’établir l’ordre parmi leurs subordonnés et de détruire des abus qui sont pour eux des usages nationaux. Quelques Sakalaves apprécieraient peut-être ces bienfaits ; la majorité nous en ferait un crime et nous opposerait une sourde résistance. Je veux bien que cette résistance

soit facilement vaincue et que les chefs, séduits par les avantages matériels qu'on pourra leur accorder, nous prêtent un appui loyal. Cela ne suffit pas pour aplanir toutes les difficultés du gouvernement. Il faut encore l'intelligence, qui interprète les ordres et assume les responsabilités. Si l'on doit guider les Sakalaves dans chacun des actes de leur vie publique, s'ils ne peuvent prendre une mesure sans recourir à nos conseils, les bénéfices tout à la fois matériels et moraux que l'on doit retirer d'un protectorat disparaissent ; le plus simple est de ne tenir aucun compte des autorités indigènes et de leur substituer une administration directe. L'opération n'est pas plus coûteuse et répond mieux à nos idées de simplification politique.

Or, il faudrait en venir à cette extrémité, si l'on établissait un protectorat spécial des tribus sakalaves comme des autres tribus ; après quelques années nous serions obligés de reconnaître que nous avons fait fausse route et d'étudier une nouvelle formule de gouvernement.

Pourquoi ne pas se mettre dès aujourd'hui face à face avec la réalité ? Les expériences inutiles et les considérations de sentiment font plus de mal aux colonies qu'un massacre sur un champ de bataille. Abrégeons l'œuvre du temps et créons tout de suite, puisque nous le pouvons, une organisation qui dure.

Les Sakalaves sont incapables de se gouverner eux-mêmes ; sous la domination Hova, les impôts rentrent, la justice est rendue, la police est assurée ; pourquoi ne pas conserver cette domination, sous notre contrôle souverain et tout-puissant ?

Aussi bien, quoiqu'on en dise, les Sakalaves ne sont ni nos alliés ni nos amis. Avant la guerre actuelle, les tribus qui habitent la côte nord-ouest, de la pointe d'Ambate à Mourounsang, se réclamaient volontiers de l'amitié de notre pays ; mais c'était moins dans un sentiment sympathique à notre égard que dans l'espoir d'obtenir protection contre les Hovas. Partout ailleurs et notamment dans l'intérieur des terres, les Sakalaves ne connaissaient pas la France. Dans la guerre actuelle, M. Gautier demandait un jour à l'un de leurs chefs, établi dans la vallée du Mazambe, ce qu'il pensait du traité de 1885 et de notre politique à Madagascar ; le chef sakalave ignorait cette convention ; quant à la France, il entendait parler d'elle pour la première fois. On

tint à M. Gautier le même langage dans le Ménabé. Aussi le traité de 1885 n'a-t-il produit d'émotion qu'au nord-ouest, c'est-à-dire dans une très faible partie de la région sakalave.

Quant aux services qu'ils nous rendent aujourd'hui, le compte s'établit aisément. On n'a pu trouver chez eux ni porteurs ni convoyeurs ; les rois de la baie de Passandava se sont refusés à nous en fournir. Nous ne voulons pas, nous ont-ils dit, nous compromettre vis-à-vis des Hovas ; qui nous protégerait si vous ne montez pas à Tananarive ? Ces paroles sont pleines de prudence : il serait exagéré de leur donner le même prix qu'à un acte de foi. Cependant telle est la force des légendes, qu'en dépit de cette neutralité reconnue, on continuera de proclamer que, si nous sommes victorieux, nous devons ces succès au concours des Sakalaves. On oubliera les Kabyles et les Somalis qu'on a fait venir à grands frais de leur pays, pour tenir des emplois qui revenaient naturellement aux indigènes.

Cependant la précision est nécessaire dans un débat si grave. Les Sakalaves ne nous ont donné ni porteurs ni convoyeurs ; ils ne nous ont pas davantage donné des volontaires pour combattre à nos côtés. Il existe, il est vrai, dans le corps expéditionnaire, un bataillon de tirailleurs sakalaves, constitué à Diégo-Suarez depuis plusieurs années ; mais ce bataillon ne mérite pas son nom. « L'élément sakalave, dit un journal de la Réunion du 16 janvier dernier, a presque disparu pour céder la place à l'élément comorien, aujourd'hui prépondérant au point de vue numérique. » Les Sakalaves ne dépassent pas une centaine d'hommes ; encore convient-il de faire observer que la plupart ont été recrutés dans notre possession de Nossi-Bé ; il ne s'est trouvé aucune recrue sur la Grande-Terre, ou le contingent est si faible, qu'il vaut mieux n'en pas parler. Nous irons plus loin : les quelques Sakalaves enrôlés sous nos drapeaux sont plutôt des Macquois que des Sakalaves proprement dits. Les Macquois sont, comme on le sait, des nègres de la côte de Mozambique, transportés à Madagascar comme esclaves et devenus libres dans la suite ; ils sont surtout répandus entre la baie de Bavatoubé et Majunga. Ce sont des Africains, ce ne sont pas des Malgaches. On a pourtant annoncé que les Sakalaves nous avaient puissamment aidé après la prise de Marovoay, et

les appréciations flatteuses ne leur ont pas été ménagées. On voit à quoi se réduit leur concours.

Il faut juger au même point de vue la soumission de leurs chefs et notamment celle du *prince* Salime, chef de Pampamène et de Candani, dont on a beaucoup parlé. Le prince Salime commandait à trois ou quatre misérables bourgades ; son autorité ne s'étendait pas sur plus d'un millier d'hommes ; avant d'être un chef politique, il était contremaître chez M. Suberbie. La colonne qui marchait sur Bésève, le long de la rive gauche du Betsibouc, l'avait jugé seigneur de trop peu d'importance pour occuper son territoire ou réclamer son appui. Ce dédain ne faisait point l'affaire de Salime, qui n'eût retiré aucun bénéfice de notre passage dans le Bouéni ; en faisant sa soumission, il vint non pour nous apporter son inutile concours, mais pour obtenir de beaux lambas et quelque menue monnaie.

Les chefs sakalaves, qui sont venus après lui se courber devant le général Metzinger, n'ont pas obéi à d'autres sentiments. La plupart n'avaient pas une autorité plus grande que celle du prince Salime ; chez quelques-uns, elle était moindre. On en vit venir qui ne commandaient pas à plus de quarante ou cinquante sujets. En tout cas, quels que soient les sentiments, il faut voir les résultats. Ces résultats sont connus : soit faute d'organisation, soit motif de prudence, les Sakalaves ne nous ont, jusqu'à ce jour, rendu aucun service appréciable. Il faut même remarquer, qu'avant de faire acte de vasselage, les chefs sakalaves ont attendu nos succès ; ils ont fait acte de soumission après le passage de nos troupes et non pas avant que nous touchions leur territoire, de telle sorte qu'ils n'ont apporté au général Metzinger aucun concours politique. En réalité, ils se sont inclinés devant les faits accomplis.

Il n'en pouvait être autrement. Nous nous imaginons trop volontiers que la politique des races noires avec lesquelles nous nous trouvons en contact est dirigée par des sentiments de sympathie ou d'antipathie à l'égard de notre pays. C'est leur moindre souci : ces peuples sont comme les autres, ils s'inspirent de sentiments égoïstes et ne tiennent compte que de leurs intérêts. Dans la guerre actuelle, l'intérêt bien entendu des Sakalaves leur commandait la neutralité ; ils l'ont observée jusqu'au jour où la fortune nous a favorisés. On peut approuver

leur conduite ; on n'y saurait trouver des titres à notre reconnaissance.

Nous restons donc libres, dans la future organisation de Madagascar, de ne nous inspirer que du bien général du pays, sans égard pour des services illusoires. La tâche devient dès lors très facile ; puisque nous avons admis qu'il y avait avantage, dans une œuvre de colonisation, à marcher d'accord avec les races intelligentes et disciplinées plutôt qu'avec les tribus barbares, nous devons organiser le protectorat de Madagascar avec les Hovas, Nous leur faisons aujourd'hui la guerre ; mais, outre que cette guerre résulte du malentendu créé par le traité de 1885 bien plutôt que la responsabilité n'en doit être reportée au gouvernement et à la population de l'Imerne, nous donnerions une singulière idée de notre esprit politique si nous sacrifiions les intérêts de l'avenir aux rancunes, d'ailleurs légitimes, de l'heure présente. La France est assez forte pour n'attribuer à certaines injures que l'importance qui leur convient.

(*À suivre*.) A. MARTINEAU.

EXPOSITION DE MADAGASCAR
AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Le Muséum d'histoire naturelle vient d'ouvrir, le 6 de ce mois, une exposition zoologique, botanique et géologique de Madagascar ; cette exposition, qui est faite dans deux salles attenantes au grand hall, est très remarquable et très instructive. Nous engageons vivement les personnes que la question malgache intéresse à y aller faire un tour.

Dans les vitrines de la première salle sont réunis les principaux mammifères, oiseaux, poissons et reptiles, qui caractérisent la faune si spéciale de Madagascar ; auprès de chacun d'eux sont placés une petite carte, sur laquelle est teintée la région spéciale où vit l'animal, et une pancarte qui donne l'indication sommaire de ses mœurs. De belles aquarelles accompagnent la collection des caméléons et montrent les types les plus curieux de cette famille abarvante des reptiles.

Au centre de la salle et entre les deux premières fenêtres, sont exposés les ossements fossiles des oiseaux géants, l'Æpyornis et le Mullerornis, des Hippopotames et d'autres curieux mammifères, aujourd'hui éteints, tels que gros Lémuriens, Édentés, Chiens sauvages, etc., des Tortues gigantesques (*Testudo Grandidieri* et *T. abrupta*), etc. À côté des œufs d'Æpyornis, sont mis des œufs d'Autruche (qui sont 8 fois plus petits), de Casoar, de poule (qui sont 150 fois plus petits), et d'oiseau-mouche, ce qui permet de voir la gamme des œufs d'oiseaux, du plus petit au plus grand.

Une armoire est consacrée aux produits de l'industrie hova.

Dans la seconde salle, en outre des plantes sèches, de quelques crânes et moulages de Malgaches et d'une collection intéressante d'insectes, il y a toute une série de photographies rangées par régions, dont elles montrent bien l'aspect physique ; on sait en effet que les trois régions orientale, centrale et occidentale diffèrent complètement les unes des autres par leur constitution géologique, leur climat, leur faune, leur flore. Les photographies exposées au Muséum, qu'accompagnent une légende explicative et des cartes sur lesquelles est teintée la région

spéciale à laquelle elles se rapportent, donnent une idée nette et précise de chacune de ces régions. Un vaste panneau est consacré à Tananarive et fait connaître l'ensemble de cette grande ville ainsi que ses principaux monuments, ses rues et ses marchés ; sur deux autres panneaux s'étalent des vues de Tamatave, de Majanga, de Fianarantsoa et les divers types de maisons de l'est, du centre et de l'ouest. Un meuble à cadres mobiles, qui est placé au milieu de la grande salle, contient une foule de photographies d'indigènes classés par tribus, de villages, etc.

Un grand tableau contient une série curieuse d'anciennes cartes qui montrent les progrès successifs de nos connaissances géographiques sur Madagascar, de 1153 à 1865 ; elles proviennent de l'*Histoire de Madagascar* de M. Grandidier.

Douze autres tableaux, contenant quelques-unes des planches de l'*Histoire de Madagascar*, que publie M. A. Grandidier, montrent les principaux animaux de cette grande île, animaux qui ont pour la plupart une physionomie asiatique ou océanienne et non pas africaine, comme on aurait pu le supposer à cause du voisinage de l'Afrique.

Cette exposition, qui est formée avec les collections rapportées surtout depuis 30 ans par les voyageurs français, MM. Grandidier, Lantz, Humblot, prince Henri d'Orléans, Catat, Maistre, A. Foucart, Douliot, E.-F. Gautier, Greve, Samat, Muller, Alluaud, R. P. Camborie, etc., et qui contient, en outre, les belles cartes topographiques dressées par A. Grandidier et les R. R. P. P. Roblet et Colin, est très instructive et complète, au point de vue scientifique, l'intéressante exposition qu'a faite le Ministère des Colonies au Palais de l'Industrie et où étaient réunis les principaux produits de Madagascar et les objets dus à l'industrie des Hova.

FAUT-IL BRÛLER TANANARIVE ?

Parmi les numéros du *Madagascar News*[1] que nous a apportés la dernière malle, il en est deux, ceux du 30 mars et du 6 avril, qui contiennent des articles dont il nous semble intéressant de publier une courte analyse, pour qu'il n'y ait point lieu de les prendre au sérieux.

Lors même que Tananarive et Fianarantsoa tomberaient entre les mains des Français, dit l'auteur anonyme du premier article ; les Malgaches, s'ils agissent en bons patriotes, peuvent être assurés que l'occupation étrangère ne durera pas longtemps, car l'ennemi entouré d'une population hostile ne pourra se maintenir pendant la saison pluvieuse dans ces villes qui sont si éloignées de la mer. Comment en effet lui serait-il possible de se ravitailler ?

En tout cas, l'objectif des Hovas doit être dès maintenant de se préparer à arrêter les convois de vivres et de munitions, et de retarder la marche du corps expéditionnaire, de sorte qu'il ne puisse gagner l'Imerina avant l'époque des pluies.

Mais même lorsque la tactique savante des Français viendrait à bout de l'inexpérience des Malgaches, il n'y aurait point lieu de se désespérer. Si les envahisseurs trouvent tous les villages de l'Imerina et Tananarive lui-même brûlés, au lieu des belles villes situées dans un pays fertile où ils espèrent jouir d'un repos réparateur en même temps qu'une bonne et abondante nourriture, ils se verront contraints de regagner la côte avant les pluies, et cette retraite pourra facilement être changée en une terrible déroute, sans compter que dans la région côtière les fièvres feront d'énormes ravages dans leurs rangs.

Les Malgaches, s'ils ont l'esprit de sacrifice, peuvent, quoi qu'il arrive, espérer conserver leur indépendance.

La destruction par le feu de Tananarive et de Fianarantsoa serait certainement un grand malheur, mais ne serait-ce pas encore un plus grand malheur pour les Malgaches d'être à ja-

---

[1] Ce journal, rédigé par les quelques aventuriers anglais qui sont à la solde du premier ministre, est inspiré par le gouvernement malgache.

mais asservis à une nation étrangère. Une ville incendiée se reconstruit, l'indépendance d'un peuple qu'a écrasée le talon des conquérants ne saurait être reconquise.

Toutefois, tout en prévoyant la possibilité de faits aussi désastreux, hâtons-nous de dire qu'il est fort peu probable qu'on ait à recourir à une semblable extrémité. L'armée malgache est nombreuse et pourvue d'armes excellentes, sans compter que d'innombrables civils s'exercent journellement au maniement de la sagaie ; supérieure en nombre à l'armée française, elle peut facilement, par de fréquentes et incessantes attaques, l'empêcher d'arriver au centre du pays avant le mois d'octobre, et ce sera le salut, car à cette époque les Français devront regagner la côte ou bien ils périront de fièvres et de maladies pendant l'hivernage.

Suit ensuite tout un long chapitre où l'auteur de l'article cherche à prouver que le ravitaillement des hommes et des mules n'est pas possible.

Les Français envoient une expédition pour faire de Madagascar une de leurs colonies. Si les Hovas ne se défendent pas, ils seront pour toujours leurs esclaves, et l'île ne sera plus la patrie des Malgaches, mais la France orientale, la vache à lait des fonctionnaires français et des banquiers exotiques.

*
* *

Dans le numéro du 6 avril, il y a un article intitulé :

Qu'est-ce qui coûtera le plus cher : Brûler Tananarive ou le laisser prendre par les Français ?

Ce serait une pure folie que d'engager une bataille en règle avec les Français. Les Malgaches ne peuvent compter que sur le climat pour venir à bout de leurs ennemis, et, pour que le climat fasse son œuvre, il est indispensable que les Malgaches détruisent Tananarive, ses faubourgs et tous les villages environnants. Incendier une grande ville est certes un acte très grave, mais il

faut penser qu'une ville occupée par une armée ennemie n'appartient plus à ses maîtres naturels et qu'elle sert de base pour la levée des impôts. Les propriétaires des bonnes maisons désirent qu'on n'y mette pas le feu, mais ils ont tort. Car les bonnes maisons seront les plus lourdement taxées et en outre réquisitionnées pour le logement des officiers ; leurs propriétaires, aujourd'hui si fiers, en seront chassés comme des laquais ou, à leur grande honte, relégués dans les combles. Mieux vaut la destruction de ces demeures familiales que de les voir souillées par des orgies et des scènes honteuses. Mais l'affront fait aux sentiments patriotiques des Malgaches n'est pas le seul mal qu'ils aient à redouter, et, laissant de côté les massacres et les viols qui seront le prélude de l'occupation française, voyons ce qui attend les vaincus par la suite. Ils auront à nourrir les conquérants qui les auront dépossédés de leurs demeures et qui auront massacré leurs compatriotes. Cette riche province de l'Imerina sera mise à contribution pour pourvoir de vivres le corps expéditionnaire français, et de nombreux convois de porteurs seront réquisitionnés pour envoyer les provisions aux stations militaires établies entre Tananarive et la mer.

Si par exemple l'armée française arrive dans l'Imerina vers le 1er octobre, elle devra, à cause de la saison des pluies, y séjourner au moins jusqu'au 31 mai suivant, et pendant ces 243 jours, la ville de Tananarive aura, pour les seules rations de viande, de riz et de bois à brûler, à payer une somme totale d'au moins 15 millions de francs qui seront forcément prélevés sur les propriétaires. Quant aux ouvriers et aux laboureurs, ils seront corvéables à merci, sans aucun espoir d'une rémunération quelconque. Les approvisionnements à apporter de la côte à Tananarive, le transport en filanjana des nombreux officiers à travers le pays, etc., occuperont la grande masse de la population, les Hovas se trouveront donc sans vivres aussi bien que sans argent. On ne peut du reste douter des intentions des Français. M. Chautemps, rapporteur de la Commission de Madagascar à la Chambre des députés, n'a-t-il pas dit, le 23 novembre dernier : « Il est important de ne pas prendre de demi-mesures, il faut aller à Tananarive. Une fois l'effort décisif accompli, Madagascar payera les dépenses du Protectorat français. » D'autre part, le gouvernement de la République n'a pas

caché sa volonté formelle de faire supporter à Madagascar non seulement les frais de Protectorat, mais aussi les dépenses de l'expédition. Il y aurait donc lieu, une fois la conquête faite, de procéder à un emprunt de 125 millions de francs dont les charges et intérêts ne pourraient être inférieurs à 7 1/2 p. 100, soit une annuité à payer de près de 22 millions. Si l'on ajoute à cette première somme les traitements des innombrables fonctionnaires français et l'entretien de l'armée d'occupation, que nous nous sentons du reste incapables d'évaluer, mais qui seront certainement énormes, on voit quelle ruine s'ensuivra pour les Malgaches.

Il ne faut pas perdre de vue qu'en outre les Français, qui cherchent avant tout à s'enrichir aux dépens des Malgaches, ont le dessein d'établir des routes, des chemins de fer, etc., et, comme tous ces travaux ne pourront pas, au moins pendant un quart de siècle, être rémunérateurs pour les capitaux qui s'y engageront, le poids de toutes ces dépenses tombera encore sur le pauvre peuple Malgache, d'autant plus que la plupart seront exécutés par la corvée, comme il a été fait récemment dans la partie du Siam si injustement prise par la France, et plus anciennement dans l'isthme de Suez dont le canal est considéré comme une œuvre de haute science, mais qui n'en a pas moins coûté la vie à d'innombrables travailleurs.

Il faut que les Malgaches risquent le tout pour le tout ; il faut qu'ils brûlent leurs maisons et leurs églises plutôt que de laisser ces maisons devenir le tombeau de leur nation et de voir les églises transformées en écuries pour mules. Il faut que les Malgaches acceptent toutes les privations et obéissent aveuglément à leur jeune Reine si héroïque et à leur Premier Ministre si courageux. Qu'ils mettent leur confiance dans Dieu, et le Tout-Puissant réduira à néant l'œuvre malfaisante des Français et leur rendra la paix et la prospérité.

Dans le même journal du 6 avril, le rédacteur, commentant la parole de lord Wolseley, qui a dit que *le temps a la plus grande influence sur les opérations militaires*, se réjouit de ce que cette année a été exceptionnellement pluvieuse et que les orages ont duré plus longtemps que d'ordinaire. Si le général *Forêt* ne protège pas l'Imerina du côté de l'ouest, qui est dénu-

dé, il reste toujours l'excellent général *Fièvre* et, cette année, le général *Inondation* qui mettra en péril l'expédition française. L'éditeur du *Bulletin du Comité de Madagascar* doit faire remarquer que la joie du rédacteur du *Madagascar News* a été de courte durée, car le climat est maintenant propice à notre expédition.

BIBLIOGRAPHIE

Le R. P. Piolet, ancien missionnaire à Madagascar, vient de publier simultanément deux ouvrages importants dont nous n'avons pu que signaler l'apparition dans notre dernier *Bulletin*. Ces ouvrages qui, loin de faire double emploi, se complètent l'un l'autre, méritent plus qu'une simple mention.

Le premier, édité par la librairie A. Challamel, 5, rue Jacob, a pour titre : *Madagascar, sa description et ses habitants*. C'est, on peut le dire, un résumé complet de toutes les connaissances que l'on possède actuellement sur la grande île ; en le présentant, l'auteur, malgré l'autorité que lui donnaient pour parler en son propre nom le séjour qu'il a fait à Madagascar et les nombreux documents qu'il y a recueillis, s'est modestement effacé et a laissé souvent la parole à ceux qui avaient étudié le pays avant lui. C'est ainsi que, dans les chapitres sur la géographie, les voies de communication, le climat, la salubrité, le sol et ses productions, le commerce, on trouvera sur chaque sujet l'opinion de spécialistes et de savants dont la compétence ne fait de doute pour personne. Le R. P. Piolet a puisé dans leurs ouvrages et leur a fréquemment demandé des renseignements complémentaires et encore inédits. L'ouvrage est donc richement documenté, et si la première partie n'apprend pas beaucoup de choses nouvelles à ceux qui sont au courant de la bibliographie malgache, du moins elle dispense les autres lecteurs, moins érudits, mais plus nombreux, que les événements actuels excitent à acquérir de sérieuses connaissances sur Madagascar, de compulser toute une bibliothèque.

La seconde partie est consacrée aux populations et aux rapports que nous avons eus jusqu'à présent avec elles. Aidé par ses souvenirs, par les récits des missionnaires et des colons établis dans les diverses parties de l'île, par les notes des voyageurs qui l'ont parcourue, l'auteur donne d'intéressants détails d'abord sur les Hova, puis sur les peuplades soumises, et enfin sur celles qui ont complètement ou partiellement conservé leur indépendance. Mœurs, coutumes, religions, croyances sont dé-

crites de manière à heureusement compléter et animer le tableau du milieu présenté au début.

L'autre ouvrage du R. P. Piolet, *Madagascar et les Hova*, paru à la librairie Ch. Delagrave, est plus original. Il est consacré à l'étude détaillée du peuple qui, par la supériorité relative de sa civilisation et de son organisation politique, a su prendre peu à peu la prépondérance sur une partie importante de Madagascar. En traitant ce sujet intéressant et tout d'actualité, en étudiant certaines questions telles que la législation, le fonctionnement de la justice, la constitution et la transmission de la propriété, l'auteur nous apporte autre chose qu'une compilation n'ayant de valeur que par la clarté de l'exposition et par la méthode ; beaucoup des documents qu'il cite sont nouveaux ou du moins peu connus ; il faut féliciter le R. P. Piolet de ne pas s'être contenté d'une observation superficielle des mœurs actuelles, mais d'avoir pénétré au fond des choses en remontant dans le passé.

L'ouvrage se termine par un résumé historique. L'auteur raconte la formation de la monarchie hova et poursuit son récit jusqu'aux événements contemporains. Il conclut en se prononçant catégoriquement pour l'établissement du protectorat.

Un livre tel que celui dont nous parlons aborde tant de questions, soulève tant de problèmes qu'il faut se contenter de l'examiner d'ensemble ; tout en approuvant complètement l'esprit dans lequel il est écrit, on ne peut espérer être d'accord avec l'auteur sur tous les points de détail. Nous nous contenterons de faire quelques réserves : étant donnée la qualité de l'auteur, nous ne songerons pas à nous étonner de certaines de ses opinions en matière religieuse ; mais ce qui paraît plus singulier, c'est l'approbation entière qu'il donne à l'article 12 du traité de 1885 disant que la reine continuerait, comme par le passé, de présider à l'administration de toute l'île. Mettre, dans un traité, l'énoncé d'un fait notoirement faux, ne peut être d'aucune utilité pour les parties contractantes et ne peut qu'amener des difficultés dans le présent et dans l'avenir.

*

* *

Revue des Colonies et des Pays de Protectorat, publiée sous la direction de MM. Vivien et Rousson, et paraissant le 15 de chaque mois. – 96 pages grand in-8°. Paris, Giard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot.

LE BANQUET DE L'UNION COLONIALE

L'Union Coloniale française offrait le 8 juin, à l'Hôtel Continental, son deuxième banquet sous la présidence de M. Chautemps, ministre des Colonies. Parmi les convives on remarquait Mme Juliette Adam ; MM. Mercet, président de l'Union ; le général Allégro, gouverneur de Gabès ; le général André, commandant de l'École Polytechnique ; le prince d'Arenberg, député ; Ballay, gouverneur de la Guinée française ; le général Bourdiaux, directeur de la défense des Colonies ; Georges Berger, député ; Bompard, directeur des consulats aux Affaires étrangères ; Cambon, gouverneur général de l'Algérie ; amiral Caubet ; Charles Roux, député ; Dubard, directeur du contrôle au ministère des Colonies ; Étienne, vice-président de la Chambre ; Yves Guyot ; Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut ; Th. Mante, de Marseille ; Nisard, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères ; Pallain, directeur général des Douanes ; Charles Prevest, sénateur ; baron Reille, député ; Roume, directeur des affaires politiques et commerciales au ministère des Colonies. Le Comité de Madagascar était représenté par l'un de ses vice-présidents, M. Delhorbe ; son secrétaire général, M. Martineau ; M. Maistre, explorateur, etc.

Au dessert, plusieurs discours ont été prononcés.

M. Mercet a formulé un double vœu : – d'abord celui de voir enfin s'établir la stabilité ministérielle au Ministère des Colonies, le plus lourd de tous les ministères ; – ensuite, de voir protéger tous ceux qui vont porter aux Colonies leurs capitaux et y exposer leurs santés. Trop longtemps ces hommes courageux, entreprenants, sans lesquels il n'y a pas de colonisation possible, n'ont recueilli dans leurs entreprises le plus souvent que des déboires et dans l'opinion publique le plus souvent que des injures. Le temps semble venu de se montrer plus juste à

leur égard, dans l'intérêt même du développement de nos Colonies.

SOUSCRIPTIONS

Le défaut de place nous oblige à ne point publier notre 3e liste de souscription qui s'élève à .... 1 520 fr.
Si on l'ajoute aux deux premières, ci 4 087

Les souscriptions s'élèvent actuellement à............. 5 607 fr.

Délégués du Comité :

Majunga : MM. ANT. JULLY, architecte de la Résidence générale, GUILGOT.

Béfort : M. CANET, président du tribunal du commerce.

Bordeaux : M. GERAUD (OSCAR), négociant, 40, rue Victor-Hugo, Talence-Bordeaux.

Le Havre : M. JACQUEMIN, 67, avenue Victor-Hugo.

Lyon : M. GAIRAL, docteur en droit, 4, place d'Ainay.

Marseille : M. LEOTARD (JACQUES), secrétaire général de la Société de géographie.

Le Secrétaire général, Gérant : A. MARTINEAU.

Table des matières

Les Événements de Madagascar 2

Les Hova, par M. Alfred GRANDIDIER 21

Le Gouvernement Hova et le Protectorat de Madagascar (*suite*), par M. A. MARTINEAU 31

L'exposition de Madagascar au Muséum d'Histoire naturelle 39

Faut-il brûler Tananarive ? 41

Bibliographie 46

Note sur l’édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l’édition originale de cet ouvrage.

J’ai reproduit approximativement la présentation de la revue telle qu’elle avait été publiée à l’époque, l’adaptant à la forme d’un fichier électronique. Quelques rares coquilles évidentes ont été corrigées.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (**http://www.ebooksgratuits.com/**) qui est un modèle du genre. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d’une collection dont cet ouvrage constitue le cinquième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l’histoire malgaches. Et en particulier, dans un premier temps, des ouvrages datant de l’époque coloniale française, parce qu’ils sont les plus aisément accessibles.

Toute suggestion est la bienvenue, à l’adresse bibliotheque.malgache@gmail.com.

Pierre Maury, novembre 2006

Catalogue

1. Charles Renel. *La race inconnue* (1910)
2. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 1, mars 1895
3. Adolphe Badin. *Une famille parisienne à Madagascar avant et pendant l'Expédition* (1897)
4. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 2, avril-mai 1895
5. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 3, juin 1895
6. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 4, juillet 1895
7. Gabriel de La Landelle. *Le dernier des flibustiers* (1884)
8. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 5, août 1895
9. Prosper Cultru. *Un Empereur de Madagascar au XVIIIe siècle : Benyowsky* (1906)
10. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 6, septembre 1895
11. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 7, octobre 1895
12. François Saint-Amand. *Madagascar* (1857)
13. Désiré Charnay. *Madagascar à vol d'oiseau* (1864)
14. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 8, novembre 1895
15. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 9, décembre 1895
16. Charles Renel. *La coutume des ancêtres* (1915 ?)
17. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 1, janvier 1896
18. Désiré Charnay. *Madagascar à vol d'oiseau*. Édition illustrée (1864)

19. IDA PFEIFFER. *Voyage à Madagascar* (1881)

20. ANDRÉ COPPALLE. *Voyage à la capitale du roi Radama* (1910)

21. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 2, février 1896

22. MARIUS CAZENEUVE. *À la cour de Madagascar. Magie et diplomatie* (1896)

23. GALLIENI. *Lettres de Madagascar* (1928)

24. ÉVARISTE DE PARNY. *Chansons madécasses* (1787)

25. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 3, mars 1896

26. LOUIS CATAT. *Voyage à Madagascar* (1893-1894)

27. C. R. LAPANNE. *Six semaines à Madagascar* (fin 19e)

28. Henry Douliot. *Journal du voyage fait sur la côte ouest de Madagascar* (1895)

29. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 4, avril 1896

30. LÉO DEX ET M. DIBOS. *Voyage et aventures d'un aérostat à travers Madagascar insurgée* (1901 ?)

À paraître

M. Ackerman. Histoire des révolutions de Madagascar, depuis 1642 jusqu'à nos jours. Librairie Gide, 1833

Lieutenant Ardant du Picq. Une peuplade malgache. Les Tanala de l'Ikongo. Le Tour du Monde, 1905

Carpeau du Saussay. Voyage de Madagascar. Nyon, 1722

E. Colin et P. Suau, S.J. Madagascar et la mission catholique. Sanard et Derangeaon, 1895

Comité de Madagascar. Bulletin du Comité de Madagascar. 1896, 2e année : numéros 5 à 8 (mai à août), sauf le n° 6 (juin) manquant
1897, 3e année : numéros 1 à 6 (juillet à décembre), après une

interruption de la publication
1898, 4e année : 12 numéros
1899, 5e année : 6 numéros (janvier à juin), avant la transformation en Revue de Madagascar

Comité de Madagascar. Revue de Madagascar. Bulletin du Comité de Madagascar. 1899 à 1911 (quelques numéros manquants)

Adrien Domergue. Simples notes de voyage. Gabon. Madagascar. Guyane. Dupont, 1893

Lieutenant Victor Duruy. Mission dans le nord-Ouest de Madagascar (1897). Le Tour du Monde, 1899

Gabriel Ferrand. Les musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 3 volumes, Leroux, 1891, 1893 et 1901

Etienne de Flacourt. Histoire de la grande isle Madagascar. Clouzier, 1661

Georges Foucart. Le commerce et la colonisation à Madagascar. Challamel, 1894

Gallieni (et capitaine X.). Cinq mois autour de Madagascar. Le Tour du Monde, 1899 (en volume : Hachette, 1901)

Gallieni. Neuf ans à Madagascar. Le Tour du Monde, 1906 (en volume : Hachette, 1908)

Henri Gindre. En Afrique australe et à Madagascar. Challamel, 1897

M. Guillain. Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar. Imprimerie royale, 1845

Docteur Édouard Hocquard. L'expédition de Madagascar. Journal de campagne. Le Tour du Monde, 1897

Louis Lacaille. Connaissance de Madagascar. Dentu, 1862

Honoré Lacaze. Souvenirs de Madagascar. Berger-Levrault, 1881

Désiré Laverdant. Colonisation de Madagascar. Société maritime, 1844

B.-F. Leguével de Lacombe. Voyage à Madagascar et aux îles Comores (1823-1830). 2 volumes, Desessart, 1840

Lyautey. Lettres du Tonkin et de Madagascar (1894-1899). Armand Colin, 1921 (je ne reprendrai, de cet ouvrage, que les Lettres de Madagascar)

Macé Descartes. Histoire et géographie de Madagascar. Depuis la découverte de l'île, en 1506, jusqu'au récit des derniers événements de Tamatave. Bertrand, 1846

Louis Pauliat. Madagascar. Calmann-Lévy, 1884

Jean-Baptiste Piolet. De la colonisation à Madagascar. Challamel, 1896

Jean-Baptiste Piolet. Douze leçons à la Sorbonne sur Madagascar. Challamel, 1898

Jean-Baptiste Piolet. Madagascar et les Hova. Delagrave, 1895

Jean-Baptiste Piolet. Madagascar, sa description, ses habitants. Challamel, 1895

Jean Joseph Rabearivelo. Presque-Songes, suivi de Traduit de la nuit. Imprimerie de l'Imerina, 1934 ; Mirage, 1935 (à paraître en 2008)

Charles Renel. Contes de Madagascar. Troisième partie : contes populaires. Leroux, 1930

Octave Sachot. Voyages du docteur William Ellis à Madagascar. Sarlit, 1860

Urbain Souchu de Rochefort. Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en l'isle de Madagascar ou Dauphine. Pierre-Aubouin, 1648

Capitaine Tam. À Madagascar. Carnet de campagne d'un officier. Gaillard, fin 19e siècle

Etc.

Note : le catalogue est mis à jour au fur et à mesure des parutions sur le site *Actualités culturelle malgache*, à l'adresse http://cultmada.blogspot.com/ et un groupe Yahoo permet de recevoir toutes les informations, à l'adresse http://fr.groups.yahoo.com/group/bibliotheque_malgache/.